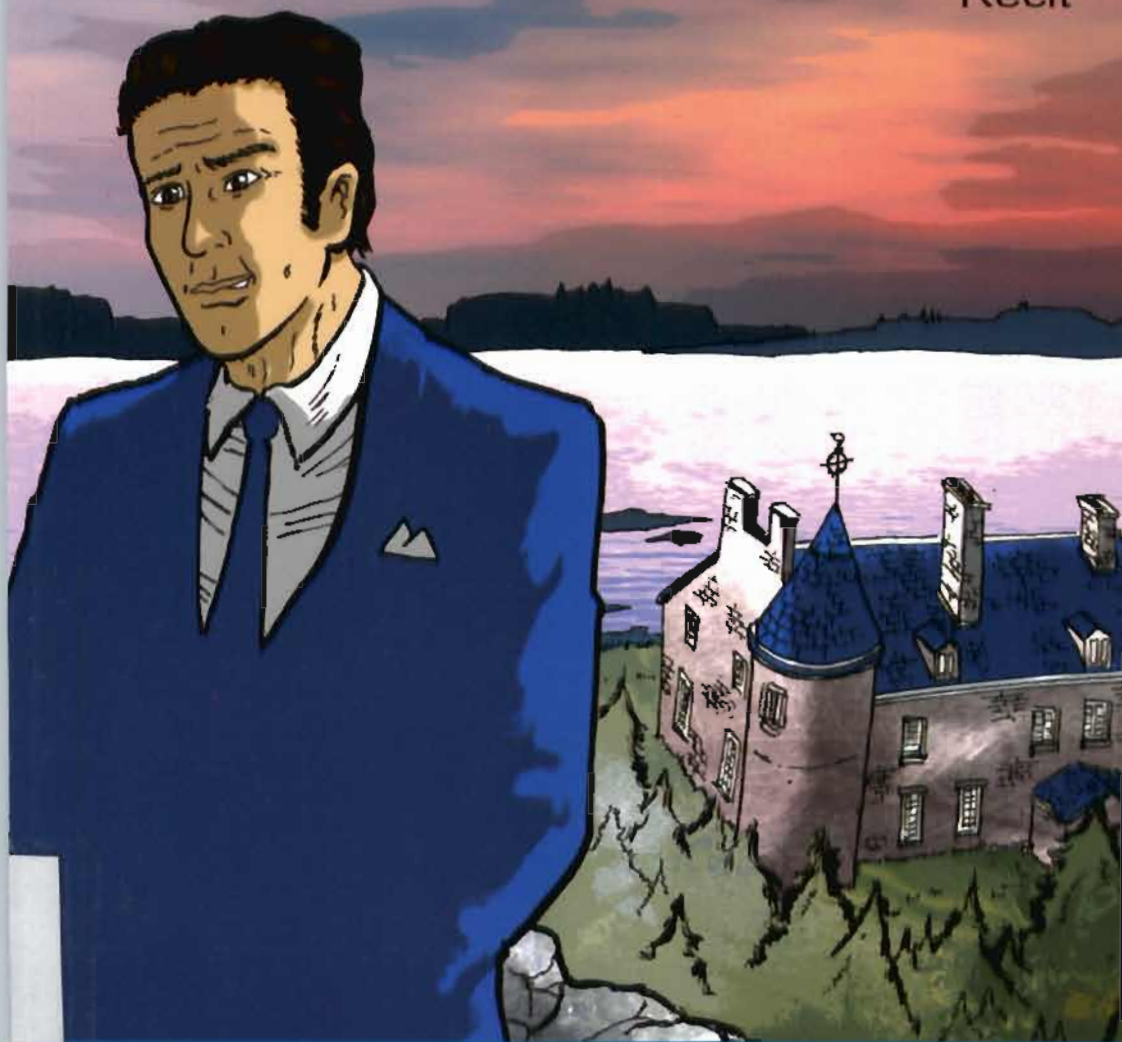


B e r n a r d
C h e v r i e r

LE DESTIN D'ANTOINE BRÛLÉ

Récit



 Vermillon

Avec les hommages de l'auteur

Querris

Le destin d'Antoine Brûlé

Les Éditions du Vermillon reconnaissent l'aide financière
du Conseil des Arts du Canada,
du Conseil des arts de l'Ontario, de la Ville d'Ottawa,
et du gouvernement du Canada (Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition, PADIÉ, du
ministère du Patrimoine canadien) pour leurs activités d'édition.



Patrimoine canadien Canadian Heritage

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Chevrier, Bernard

Le destin d'Antoine Brûlé : récit / Bernard Chevrier

(Collection Parole vivante : 61)

ISBN 1-897058-26-8

I. Titre II. Collection

PS8605.H49D48 2006

C843.6

C2006-900484-6

Couverture et illustration

Christ Oliver

Les Éditions du Vermillon

305, rue Saint-Patrick Ottawa (Ontario) K1N 5K4

Téléphone : (613) 241-4032 Télécopieur : (613) 241-3109

Courriel : leseditionsduvermillon@rogers.com

Distributeurs

Au Canada Prologue

1650, boulevard Lionel-Bertrand Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Téléphone : (1-800) 363-2864 (450) 434-0306

Télécopieur : (1-800) 361-8088 (450) 434-2627

En Suisse Albert le Grand

20, rue de Beaumont CH 1701 Fribourg

Téléphone : (26) 425 85 95 Télécopieur : (26) 425 85 90

En France Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac 75005 Paris

Téléphone : 01 43 54 49 02 Télécopieur : 01 43 54 39 15

ISBN 1-897058-26-8

COPYRIGHT © Les Éditions du Vermillon, 2006

Dépôt légal, deuxième trimestre de 2006

Bibliothèque et Archives Canada

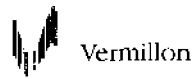
Tous droits réservés. La reproduction de ce livre,
en totalité ou en partie, par quelque procédé que ce soit,
tant électronique que mécanique, et en particulier
par photocopie, par microfilm et dans Internet,
est interdite sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Bernard Chevrier

Le destin d'Antoine Brûlé

Récit

Parole vivante, n° 61



NOTE DE L'AUTEUR

L'histoire que je raconte se fonde sur des faits conformes à la vérité, tels que l'arrivée des colons francophones dans la région de Cornwall, la crise scolaire de 1973, la campagne référendaire de 1980 au Québec et l'expansion de la voie maritime du Saint-Laurent. Toutefois, l'interprétation de certains événements et la ressemblance à des personnages de cette période ne correspondent pas nécessairement à la réalité.

I

Le retour au foyer

Chapitre premier

Au volant de sa Volvo C70 grise, Antoine file à toute allure vers la frontière, cherchant à oublier le plus vite possible ses tristes années passées dans la capitale nationale. En s'éloignant, il se sent revivre! Enfin s'estompe le lourd fardeau qui l'accable depuis trop longtemps. Finies les longues heures de travail, les directives exaspérantes et les discussions où rien ne se règle! Finis les jours de congé enfermé à préparer des notes d'interventions pour les patrons!

L'arrivée au pouvoir d'une nouvelle équipe avait sonné le glas des beaux jours de la technocratie : un profond malaise s'était installé dans les coulisses du nouveau régime où groupes d'intérêts, agents libres et consultants embauchés à la pige semaient la discorde et la méfiance entre divers niveaux d'administration. À la confiance envers les serviteurs de l'État avaient succédé la confrontation et les rivalités interministérielles, au détriment de l'élaboration de politiques nationales. Au lieu de la loyauté envers la direction, laquelle jadis récompensait l'effort, régnaient à présent la loyauté envers soi-même et l'art du chacun pour soi.

Et que dire de l'infâme politique linguistique introduite durant les années 1960, comme facteur d'égalité entre deux

nations? Elle avait été mal présentée et mal comprise. Alors que le français devait être valorisé, l'anglais au travail gardait tous ses droits. Naïfs furent ceux qui avaient cru que deux langues pouvaient coexister sur un pied d'égalité! Antoine s'en voulait de ne pas avoir saisi l'aspect trompeur d'une formation linguistique qui n'était que leurre pour calmer l'appréhension des anglophones craignant de se faire ravir les alléchants hauts postes devenus bilingues.

Tous ces irritants signalent à Antoine qu'il est temps de sortir de cette existence et de s'accrocher à une vie plus valorisante. Pour faire obstacle aux moments déplaisants qui surgissent du fond de sa mémoire, il pense aux pays lointains, aux grands voyages et aux solides amitiés nouées au cours de ses diverses affectations à l'étranger. De ces séjours, il ne garde que d'excellents souvenirs.

À soixante kilomètres de Cornwall, il quitte la Transcanadienne, s'engage sur une route de canton qui franchit l'une des plus belles régions de la vallée du Haut Saint-Laurent et le mène à la maison natale. Devant lui défile doucement le chemin de l'arrière-pays en direction du grand fleuve où la nature sauvage déploie ses nombreux attraits. Il traverse de vieilles terres ancestrales où chaque petite agglomération a son vieux moulin, son pont de bois et ses églises en pierres des champs. Ces endroits évoquent les luttes épiques menées pour la survie de la langue et de la culture françaises.

À l'entrée de chaque village, il ralentit et prend le temps de savourer le calme qui se dégage de ces îlots de fraîcheur. Par la fenêtre de sa portière pénètre une bouffée d'air pur qui vient lui caresser le front. Son cœur est en fête et de ses poumons jaillit un cri de joie qui va se perdre dans la vaste plaine débordante de végétation.

Située dans une fertile vallée à faible altitude entre la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, la région jouit d'un climat propice à la culture maraîchère. Ici, à la fin du dix-huitième siècle, une première vague d'immigrants de souches anglaise, écossaise et irlandaise étaient venus tenter leur chance. Plus tard, durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, des Canadiens-Français, en quête de terres fertiles et de travail dans les chantiers ferroviaires, s'y installèrent : leur présence allait modifier l'histoire de l'Ontario.

Chaque fois qu'il foule ce sol, Antoine a l'impression que c'est pour la première fois. Il est vrai, il a passé une grande partie de sa vie en ville, mais les centres urbains ne l'ont jamais emballé. Même après avoir parcouru des régions éloignées à la recherche de la célébrité, des honneurs et de l'éclat qu'apporte la richesse, c'est au cœur de ces paysages champêtres qu'il éprouve la plus grande joie : ces lieux évoquent d'agréables souvenirs de jeunesse et l'envahissent d'un profond sentiment de sérénité.

Le temps file à toute allure. Encore une courte distance à parcourir avant d'arriver. Déjà, au loin, la rangée de peupliers et la haie de cèdres sauvages démarquent le domaine familial. Arrivé près de la grille restée ouverte, Antoine roule doucement. Il s'engage sur la chaussée goudronnée qui le mène au manoir Saint-François, la résidence de son père. Sous un ciel bleu, le soleil d'après-midi d'automne resplendit de tous ses feux. En haut d'une colline, il choisit de s'arrêter pour contempler le paysage. Au delà d'un vieux muret de pierre qui longe le chemin, émergent une petite vallée bocagère et, tout au loin, le majestueux fleuve : le Saint-Laurent coule lentement pour aller se déverser dans les eaux du lac Saint-François. Et de l'autre côté de la rive, droit devant Antoine, aussi loin que son regard le porte, se dégage la chaîne des monts Adirondacks.

Le fleuve Saint-Laurent. Comme il a rêvé de revoir ce vaste cours d'eau avec sa beauté changeante! À n'en pas douter, ce coin du monde est préférable à tout autre. Antoine se rappelle le temps où une relation intime s'était nouée entre lui et le Saint-Laurent. Sous ses yeux, le paysage évoque les plaisirs d'autrefois, lorsqu'il larguait les amarres et remontait les flots paisibles pour aller explorer les îles désertes très nombreuses au milieu du fleuve.

Au-dessus des arbres et des bosquets qui longent le chemin, apparaît le manoir familial dans toute sa beauté. À la fin du dix-neuvième siècle, son grand-père l'a fait construire sur l'emplacement d'une ancienne résidence ayant appartenu à sir John Johnson, qui aida les loyalistes à s'installer dans la région après la guerre d'Indépendance des États-Unis. Conçu par un architecte montréalais, le manoir est typique du style des anciennes demeures canadiennes : un toit en pente aiguë, une longue façade aux fenêtres revêtues de barreaux en fer et une tour de pierre sise à l'une des extrémités de la résidence. Érigé sur un promontoire, il offre une vue spectaculaire sur le fleuve et sur le lac Saint-François. Un parc intérieur, avec pelouse en pente douce parsemée d'arbres et de fleurs, s'allonge jusqu'à la rivière.

Unique héritier du domaine, le père d'Antoine en fit sa résidence principale : il conserva la terre entourant la propriété, mais se départit d'un cheptel de bovins. Seuls maintenant restent la grange, une petite remise à outils, un jardin potager et un garage en rondins qui servait autrefois d'abri aux carrosses à chevaux.

S'approchant de la demeure, Antoine aperçoit la silhouette de son père qui agite les mains en signe de bienvenue. Il roule autour du rond-point et vient s'arrêter sous la porte cochère. Le père se hâte de l'accueillir en l'embrassant chaleureusement.

- Que je suis heureux de te revoir, mon fils!
Après un long moment d'étreinte, Antoine se détache doucement pour bien fixer son père.
- Moi aussi je suis heureux d'être ici, papa.

Chapitre deux

Thomas Brûlé demeure un homme imposant. Il fait un bon mètre quatre-vingts. Arborant une belle tête à cheveux blancs et s'exprimant d'une voix claire et résonnante, il ne passe pas inaperçu. De son regard émane un sentiment à la fois de calme et de bonté. Toujours vêtu comme un prince, il est de commerce facile : on lui voue un grand respect en raison de son âge et de ses succès en affaires. Fils d'une famille de la bourgeoisie locale, il sut assumer la relève et confirma la réussite de l'entreprise de bois et de charbon, mise sur pied par son père.

Il n'avait que vingt-cinq ans à la mort prématurée de celui-ci. Pourtant, sous sa conduite, le commerce avait connu un essor prodigieux : ses talents en affaires et ses bonnes relations dans les communautés anglophone et francophone firent l'admiration de ses concurrents. C'est durant les années cinquante qu'il sut déceler, mieux que tout autre, la tendance vers l'utilisation du mazout en remplacement du charbon anthracite comme combustible de premier choix des consommateurs. Ne perdant pas de temps, il investit des sommes considérables dans l'achat de camions-citernes. En quelques années seulement, Brûlé & fils se démarqua de ses rivaux en devenant le chef de file du secteur, et cela même si les marges de profit durent être sacrifiées pendant un certain temps.

Encouragé par des résultats tout à fait exceptionnels, Thomas diversifia ses opérations en créant une chaîne de stations libre-service et des débouchés pour l'achat d'équipement de chauffage. En moins de dix ans, il se retrouva à la tête d'une entreprise dont le chiffre d'affaires atteignait des millions de dollars.

Thomas Brûlé est très fier de sa réussite. Et avec raison! Quand il en parle, il s'anime au point de s'emporter. De sa voix cristalline et vibrante jaillit un ardent refrain qui ne laisse personne indifférent. Aujourd'hui cependant, suite à un infarctus causé par le stress et le surmenage, il doit ralentir ses activités. Avec le résultat qu'il lui est désormais défendu de se rendre à ses bureaux, car une rechute pourrait s'avérer fatale. Force lui est de s'ajuster à sa nouvelle situation, ce qui le contrarie terriblement.

Thomas Brûlé est aussi un homme fier de ses ancêtres normands, venus en Nouvelle-France au milieu du dix-huitième siècle. À ce sujet, il prend plaisir à raconter comment son aïeul s'établit en Amérique : «Après la capitulation de Montréal en 1760, mon ancêtre Paul a préféré rester au Canada où une terre en bois lui avait été concédée dans la seigneurie de Vaudreuil. Comme pour tant d'autres soldats à l'époque, défricher et cultiver la terre offrait un avenir plus prometteur que de retourner dans la mère patrie. L'année après la prise en charge de sa concession, il épousa Françoise Delan, jeune fille de la région : elle lui donna huit enfants dont les descendants sont maintenant éparpillés dans les vallées du Haut Saint-Laurent et de l'Outaouais.»

C'est durant la grande migration de la fin du siècle dernier que Jean-Baptiste, père de Thomas et grand-père d'Antoine, quitta le Québec. Alors que d'autres choisissaient d'aller vers les terres fertiles de l'Ouest canadien ou vers les filatures de la

Nouvelle-Angleterre, Jean-Baptiste, lui, préféra tenter sa chance dans le Sud-Est ontarien. Ayant entendu dire qu'on effectuait des travaux de canalisation sur le fleuve, il crut que le rêve d'une voie navigable en eau profonde jusqu'au cœur de l'Amérique du Nord allait enfin se réaliser. L'avenir s'annonçait on ne peut plus prometteur!

Jean-Baptiste éprouva de nombreuses difficultés en milieu étranger. Il eut à se défendre contre les préjugés des habitants de l'époque qui virent d'un mauvais œil l'arrivée d'un immigrant francophone, catholique de surcroît. Il tira néanmoins son épingle du jeu et se lia d'amitié avec les marchands écossais, apprenant à faire bon ménage avec les autorités civiles anglaises. De jour en jour, sa réputation de bâtisseur se confirma. Chose assez surprenante, ses concitoyens anglophones ne lui tinrent pas rigueur du fait qu'il soutint la cause des écoles francophones au moment de l'imposition du Règlement 17, en 1912. Pourtant, l'infâme Règlement faisant de l'anglais la seule langue d'enseignement dans toutes les écoles de la province souleva un tollé. On se souvint longtemps de cette période en raison de la crise d'envergure nationale qu'elle provoqua.

Au moment de la crise, Jean-Baptiste devint chef régional incontesté et éloquent défenseur des forces d'opposition au décret. Lui et ses compatriotes défièrent les instructions gouvernementales : enjoignirent les enseignants de donner leurs cours en français, encouragèrent les inspecteurs à superviser les écoles selon ce critère et ouvrirent de nouvelles institutions, au mépris des consignes provinciales. Une aussi farouche opposition aurait pu fort bien compromettre la réussite commerciale de Jean-Baptiste Brûlé, mais il n'en fut pas ainsi. Au contraire, son geste lui valut le respect de la communauté anglophone. Dès lors, son entreprise progressa davantage et, quelques années plus tard, on l'élit maire de Cornwall.

* * *

– Viens, mettons-nous à table. Claire nous a préparé un excellent repas.

À la mort prématurée de son épouse, Thomas ressentit un vide immense s'installer dans sa vie : deux années déjà se sont écoulées depuis sa disparition subite et il reste encore inconsolable. Recevoir les amis, comme autrefois, demeure au-dessus de ses forces. Avec le départ de ses trois enfants du foyer, il devint renfermé sur lui-même, passant la majeure partie de son temps à ruminer ses opérations commerciales. Seule Claire, la gouvernante d'humeur joyeuse, sut dégager un peu de gaieté dans un manoir revêtu d'un air de tristesse. Cette femme lui demeure indispensable. En plus d'être excellente cuisinière, elle dirige les diverses activités du logis comme une maîtresse de maison, prenant la responsabilité des mille et un soucis domestiques. Le repas qu'elle vient de préparer est l'un des favoris d'Antoine : lapin à la moutarde de Meaux, légumes du jardin, fromage de chèvre, le tout arrosé d'un vieux cru de Bourgogne. Et en guise de dessert, la succulente crème brûlée dont seule Claire connaît la recette.

– As-tu une idée de pourquoi je t'ai fait venir. Antoine?

– Je m'en doute un peu, papa.

– Tu sais, ton frère Lucien me cause beaucoup de soucis en ce moment.

– Il n'a pas un caractère facile, d'intervenir Antoine.

– Il n'y a aucune raison pour qu'une compagnie comme la nôtre, qui s'est taillé une excellente réputation au cours des années, soit en difficulté.

– Que s'est-il passé au juste? demande Antoine, pour éviter de dire à son père ce que Lucien a bien voulu lui raconter.

– Il semblerait que ton frère s'est embarqué dans une affaire immobilière sans rapport avec l'entreprise. Et si on n'agit pas rapidement, la compagnie risque de se retrouver en faillite.

– Pourtant, Lucien est fiable. Il n'aurait pas agi de façon irréfléchie!

– Tu ne connais pas ton frère aussi bien que moi, de rétorquer le père d'un ton ferme et autoritaire. Je l'aime beaucoup, mais depuis qu'il assume la responsabilité de l'entreprise en mon absence, il n'en fait qu'à sa tête. Il semble incapable de s'affirmer et de prendre les décisions qui s'imposent. Il n'a ni le sens des affaires ni l'esprit de famille. J'avais pourtant espéré qu'il me succéderait, un jour!

– C'est peut-être une charge trop lourde pour lui?

– Je ne sais trop! Lundi, j'ai rendez-vous avec les services de comptabilité, afin de passer en revue nos états financiers. Je veux faire toute la lumière sur cette question et j'insiste pour que tu viennes avec moi!

– Bien sûr, papa, je t'accompagnerai. N'oublie pas, toutefois, qu'on t'a défendu d'aller à l'ouvrage!

Le repas terminé, les deux hommes s'installent au grand salon devant le feu de foyer afin de poursuivre la conversation. Après avoir bu une tasse de thé, le père demande à être excusé. Depuis sa maladie, il se retire tôt pour la nuit.

– Demain c'est dimanche, rappelle-t-il à son fils avant de quitter le salon. Tu m'accompagneras bien à la messe, n'est-ce pas? On pourra prendre ma Cadillac. Elle ne bouge pas du garage depuis que le médecin me défend de conduire.

Bien installé dans son fauteuil, Antoine s'abandonne tout de go à ses pensées, non sans d'abord bourrer sa pipe en écume de mer rapportée d'un de ses voyages à l'étranger. Au cours de la soirée, il s'est contenté d'écouter son père qui en avait long à dire. Personnage autrefois si fier et sûr de lui, Thomas

Brûlé affiche maintenant un air inquiet et soucieux. En revanche, Antoine saisit mieux les raisons pour lesquelles il l'a prié de rentrer. Devant les difficultés qu'éprouve Lucien, son père a décidé de recourir à lui pour éviter la faillite de l'entreprise, voire une vente probable à un compétiteur anglophone. Il se sent joyeux à la pensée qu'on le réclame pour tenter de maintenir le commerce au sein de la famille.

Thomas avait toujours espéré voir son deuxième fils suivre ses traces dans l'entreprise : les travaux d'Antoine au cours des vacances d'été avaient d'ailleurs été planifiés en vue de le préparer à assumer la relève un jour. Antoine se souvient du temps où il livrait le charbon et le bois à domicile. Accompagné de Lucien, il se joignait aux camionneurs dans leurs rondes à travers Cornwall. Avec de lourds sacs renversés sur les épaules, les deux frères escaladaient les étages des logis en hauteur. Et le soir venu, ils regagnaient la maison, exténués, mais enchantés de leurs exploits et la tirelire pleine de monnaie pour leurs dépenses personnelles. Plus tard, c'est dans la comptabilité qu'on installa Antoine pour former ses connaissances en gestion. Ses études secondaires avaient été orientées, elles aussi, en vue de le préparer à assumer le rôle d'entrepreneur. Il s'en souvient fort bien et se remémore aisément le jour où il devint diplômé d'honneur en administration du collège anglophone de la région.

Thomas avait toutes les raisons de penser qu'Antoine prendrait la succession un jour. Quelle ne fut donc pas sa déception lorsque celui-ci annonça son départ pour l'Université. Le père était de cette génération pour qui des études prolongées et une profession au service de l'État ne valaient pas une carrière au sein de la libre entreprise. Antoine n'avait jamais oublié la lutte menée pour faire comprendre à Thomas qu'il avait le droit de tisser son propre avenir. Pour tout dire, il s'était senti prisonnier à l'intérieur d'un modèle de vie qui ne semblait pas lui

convenir. Il avait donc pris les moyens de s'en sortir. Certes, le père finit par accepter la décision du fils, ce qui ne l'empêcha pas de lui en vouloir pendant longtemps de ne pas avoir suivi la carrière qu'il lui avait destinée. Cette dispute avait laissé des séquelles qui n'étaient pas encore entièrement cicatrisées.

Antoine retrouve sa chambre au fond du corridor, à l'étage, telle qu'il l'a laissée. Tout y est, rien n'a bougé : son petit lit d'acajou au fond de la pièce, sa bibliothèque avec les livres d'économie, d'histoire et de littérature bien rangés, son pupitre à plateau incliné, au-dessus duquel veille un bronze de Laurier. Il se l'était offert à la fin de ses études, un peu pour partager un idéal auquel il s'accrochait déjà.

Antoine ne parvient pas à s'endormir. La journée a été longue et forte en émotions. Sur la pointe des pieds, il retourne au salon, s'installe devant l'âtre et regarde les braises du foyer s'éteindre lentement. Il se laisse aller à la rêverie. À trente-cinq ans, en pleine force de l'âge, il éprouve du mal à se convaincre qu'il est assez qualifié pour affronter le nouveau défi qui l'attend.

Chapitre trois

Antoine se réveille très tôt. Comme autrefois, il s'habille hâtivement et sort faire une promenade avant le petit-déjeuner. Par le parc intérieur, il descend vers le fleuve saluer ses amis les hérons, les canards et les poules d'eau qui bruissent dans les roseaux le long de la berge. Debout sur le débarcadère, il observe les premiers rayons du soleil qui percent l'horizon. Là-bas, au milieu du chenal maritime, à travers la brume légère, se profile la silhouette d'un navire céréalier. Bras étendus au vent, Antoine respire à pleins poumons la fraîche odeur du matin.

En remontant au manoir, il observe les bouleaux blancs, les tilleuls et les sapins bleus qui longent la vieille haie de cèdre. Il ne peut s'empêcher de constater à quel point ont grandi ces arbres plantés de ses propres mains à l'époque de sa jeunesse. À l'autre bout de la propriété, sur les vieux érables qui bordent la pelouse jusqu'au fleuve, apparaissent les premières feuilles d'automne, où se mêlent les nuances du vert, du jaune et du rouge.

Même s'il a délaissé la pratique de la religion, Antoine accompagne son père à la messe du dimanche. Il ne veut pas rater l'occasion de revoir le village avec son humble église rustique. Encore aujourd'hui, il demeure étonné par la relation

d'amitié qui existe dans cette petite communauté entre francophones et anglophones. Ne se partagent-ils pas une même église? D'un dimanche à l'autre, la messe ne se déroule-t-elle pas dans l'une ou l'autre langue, toujours dans un climat de bonne entente? Ici, une nouvelle réalité émerge de la convergence ethnique. Ici, dans un esprit de solidarité, viennent se recueillir des cultivateurs aux origines et aux traits culturels fort divergents.

À la sortie de la célébration, le père et le fils s'attardent longuement sur le parvis de l'église où tout le monde se connaît, où les entretiens vont bon train. Chacun parle des activités de la semaine écoulée; chacun se renseigne auprès des fermiers sur le résultat de leurs récoltes de la saison.

Pour retourner au manoir, ils traversent l'ancienne partie du village. Le dimanche, ce lieu regorge de foires et de kiosques typiques de la vie traditionnelle en milieu ontarien. Ici, les cultures anglaise, écossaise et française s'entremêlent tout bonnement, sans formalités, ce qui sème le désarroi dans l'esprit d'Antoine : en dépit des efforts déployés au cours des années pour assurer au français un traitement équitable dans tous les secteurs de la société, la qualité de cette langue ne s'est guère améliorée. Antoine salue des personnes qu'il a connues jadis, aux noms de famille tels que Benoît, Bellefeuille, Leblanc, Melançon, Ménard ou Picard. Il est surpris, voire renversé, qu'on lui réplique en anglais, en s'excusant d'être incapable de poursuivre la conversation en français.

L'équilibre linguistique qui semblait prévaloir à l'église fait maintenant place à une autre réalité. Ici, de la convergence de deux communautés ethniques, émerge une situation où la culture du plus fort l'emporte. Ici, pense Antoine, le mélange linguistique a donné lieu à un phénomène assimilateur où l'anglais continue à faire des ravages, à s'imposer et à dominer plus

que jamais la vie des relations sociales. Le père et le fils savent que ce phénomène s'explique en bonne partie par un épisode historique. Le village de Lancaster fut fondé en 1789 par des Loyalistes de l'Empire-Uni venus au pays en suivant la vallée de la Mohawk afin d'échapper à la Révolution américaine. Ce centre commercial d'environ cinq cents habitants connut la prospérité comme site de transbordement de denrées de toutes sortes au moment de la construction de canaux en vue d'assurer une libre circulation de navires entre le Haut et le Bas-Canada. D'autres établissements du genre virent le jour au Québec et portent les noms de Soulanges, Coteau-du-Lac et Saint-Anicet.

Lorsque le Saint-Laurent prit la relève de la rivière des Outaouais pour assurer le transport des marchandises de Montréal aux Grands Lacs, le trafic augmenta de façon régulière et assura la prospérité à ces localités. En 1846, l'ouverture du chemin de fer Grand Tronc garantit un accès encore plus rapide aux marchés florissants du Canada-Uni. Ces changements correspondent d'ailleurs à l'arrivée d'une deuxième vague d'immigrants, venus du Québec, à la recherche de terres agricoles et de travail dans les chantiers ferroviaires ou maritimes. Encouragés par les autorités civiles, les colons affluèrent en grand nombre à partir de 1891 et représentèrent la composante ethnique la plus importante dans la région.

* * *

Le dimanche après-midi, chez les Brûlé, demeure une belle occasion de se revoir au manoir. Depuis le décès de son épouse, Thomas n'a d'autre joie que celle de se retrouver en compagnie de ses enfants et petits-enfants. Au cours de ces rencontres, il se transforme et oublie son âge, ses soucis et ses peines, pour devenir un gai et joyeux compagnon.

Antoine est heureux aussi de renouer ses liens de famille, d'autant plus qu'il affectionne particulièrement sa sœur Andrée, son beau-frère Louis et leurs trois enfants. Ce couple lui inspire une vive sympathie. Andrée captive son frère par son charme, sa beauté, sa fraîcheur et son sourire taquin. Quant aux marmots, leurs espiègleries et leur légèreté apportent de la gaieté à cette maison qui baigne trop souvent dans la mélancolie.

Antoine éprouve de l'amitié pour son beau-frère Louis. Les deux se connaissent depuis l'époque où ils partagèrent un appartement durant leurs études à Montréal. Ils entretenaient alors les mêmes idées, défendaient les mêmes idéologies et rêvaient de voir évoluer le pays dans la même direction. Pendant des soirées entières, entre amis, ils abordaient les sujets brûlants de l'heure comme si l'avenir du monde se retrouvait entre leurs mains. Plus tard, Louis s'intéressa à la politique et fit campagne en faveur des réformes sociales de l'équipe du Premier ministre du Québec Jean Lesage. Esprit modéré, sensible et lucide, Louis suivit de près l'évolution politique au Québec. Pour une cause aussi importante que l'avenir de sa province, il s'emporte facilement. Quoique l'arrivée au pouvoir du Parti québécois lui cause des inquiétudes, il n'est pas d'avis que la province est engagée sur la voie irréversible de la souveraineté.

Lucien et sa femme Gertrude, ainsi que leurs deux enfants, se joignent aussi à la fête dominicale. Antoine apprécie le fait de les revoir. Les deux frères ont grandi et étudié ensemble, mais ils affichent des caractères diamétralement opposés. Néanmoins, en raison de l'amour qu'ils vouent tous deux à leurs parents, ils sont demeurés en bons termes. Contrairement à Antoine, Lucien n'a pas la bosse des études prolongées. Très jeune, il est entré au service de l'entreprise familiale. Il a fait preuve d'indiscipline en passant plus de temps à pratiquer les sports qu'à exceller à l'ouvrage. De plus, il a occupé la plupart

de ses loisirs à courir les jupons. Pendant des jours entiers, il disparaissait pour aller s'amuser à Montréal. Malgré ces écarts de conduite, le père a fait preuve de beaucoup de compréhension, dans l'espoir que le temps finirait par arranger les choses.

Le mariage de Lucien à Gertrude Price l'assagit. Mais le choix d'une Écossaise n'a pas du tout convenu au père qui a mis beaucoup de temps à s'en remettre. Thomas est toujours convaincu que Lucien a pris une mauvaise décision. Gertrude est beaucoup plus âgée que lui, aime-t-il répéter. En outre, il s'agit d'une femme capricieuse et prétentieuse qui, comble de malheur, fait prévaloir l'anglais au foyer. Pour Antoine, cela ne constitue pas un ennui majeur. Sa belle-sœur lui plaît. En elle, il reconnaît une femme joyeuse et spontanée, aux goûts raffinés et de conversation bien agréable.

L'après-midi se déroule dans la convivialité, reléguant au second plan les petits griefs de famille. Claire se surpasse dans la préparation du repas. Pour fêter le retour d'Antoine, elle dresse la table dans la grande salle à manger, étale la vaisselle en porcelaine, les ustensiles en argent et les verres en cristal. Au menu : des crevettes des Maritimes, des plats de viandes et de légumes, du fromage de chèvre, de la salade du jardin et des petits pains au four, suivis de tartes et de gâteaux maison que dévorent les plus jeunes.

Thomas aime présider ces rencontres. Il retrouve sa forme d'autrefois, blaguant et régalant tout le monde de ses histoires et de ses plaisanteries. Tous se montrent bienveillants envers les enfants et on parle de tout, de la parenté aux projets de voyages, en passant par les lectures, le cinéma, le sport et, bien entendu, la politique. Gertrude comprend bien le français et n'hésite pas à se joindre à la conversation, en dépit de ses erreurs de syntaxe et de son débit, péniblement lent. Autant pour la mettre à l'aise que pour exhiber leur connaissance de l'anglais,

Antoine et Lucien choisissent de lui répliquer dans la langue de Shakespeare. Lorsque cela se produit, le père intervient sur-le-champ en laissant entendre que chez lui, à tout le moins, le français garde tous ses droits.

Une fois le repas terminé, les jeunes disparaissent dans le parc intérieur et les femmes donnent un coup de main à Claire, tandis que les hommes se retirent sur la terrasse pour parler affaires. Pendant que Thomas entraîne Lucien à l'écart afin de s'entretenir du commerce, Antoine ne demande pas mieux que d'engager une conversation avec son beau-frère sur la situation au Québec.

– Quoi de neuf dans la belle province, mon cher Louis, demande Antoine, tout en allumant sa pipe. Tu n'es plus aussi engagé, mais tu es sûrement bien placé pour savoir ce qui se trame, n'est-ce pas?

– Pour l'instant, Antoine, les choses évoluent normalement. L'arrivée au pouvoir d'un nouveau gouvernement ne va pas sans causer quelques ennuis, mais il n'y a aucune raison de s'alarmer.

– Toutefois, mon cher Louis, cette administration est souverainiste!

– Peut-être, mais selon moi ce n'est qu'un moyen de pression pour négocier de meilleures conditions à l'intérieur de la fédération canadienne.

– L'affaire est plus sérieuse que cela, s'exclame Antoine. Ces gens ne veulent rien savoir du Canada!

– Attendons voir. Pour l'instant, le comportement de René Lévesque s'inscrit dans le prolongement des orientations de la révolution tranquille de Jean Lesage.

– Ne penses-tu pas qu'un Québec français risque d'indisposer le reste du pays?

– Non, pourquoi? Je ne crois pas.

- Parce qu'il va nuire aux efforts des francophones dans les autres provinces.

- Voyons, Antoine! Les provinces anglophones ne se sont jamais préoccupées de la protection de la langue française. Tu le sais bien, les choses n'ont guère évolué en Ontario depuis le Règlement 17.

- Tu as tort, Louis. Depuis quelque temps, la volonté de changement envers les francophones de l'Ontario est évidente.

- Comment peux-tu parler ainsi, toi qui reviens d'Ottawa désabusé du sort réservé aux francophones?

- Tu as raison! Mais cela n'empêche pas de reconnaître le travail accompli au niveau provincial. Ne vient-on pas de consentir à l'éducation primaire et secondaire en français ainsi qu'à l'usage du français à l'assemblée législative et devant les tribunaux?

- Mon cher Antoine, ce ne sont que des peccadilles pour tenter d'apaiser le Québec. Vous n'obtiendrez jamais les mêmes garanties et privilèges que la minorité anglophone du Québec.

- Ça pourrait venir!

- Tu rêves en couleur, cher ami. L'Ontario a toujours refusé sans détours de reconnaître les droits linguistiques des francophones. Ne pense pas qu'ils vont changer d'attitude maintenant!

- C'est que maintenant les choses ont évolué, cher Louis. L'Ontario doit agir. Sinon le pays risque d'éclater.

Thomas et Lucien se sont rapprochés pour mieux prêter l'oreille à la conversation qui s'anime. Thomas, lui aussi, aime jaser de politique et n'hésite pas à se mêler à la discussion.

- Mes chers amis, s'empresse-t-il de rappeler, tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que Trudeau nous a mis dans un joli pétrin. S'il est aussi intelligent qu'on le prétend, pourquoi refuse-t-il de reconnaître le principe d'un fédéralisme binational.

- Oui, je sais, père. Moi aussi je pense comme toi là-dessus, de répondre Antoine.

– Pearson n'aurait jamais agi ainsi, s'exclame Thomas. Il aurait su atténuer le mécontentement de la majorité québécoise qui demande la reconnaissance de son caractère distinct.

– Tu as raison, père. Si Trudeau avait montré plus de solidarité envers les francophones, il aurait cloué le bec aux partisans de l'indépendance.

Soudainement, la discussion prend fin quand les enfants entrent en trombe au salon. D'un geste discret, Andrée signale à Louis qu'il est temps de partir, lui rappelant que les routes sont souvent encombrées le dimanche soir. Du coup on se retrouve sous le porche de la résidence où les enfants et petits-enfants viennent embrasser le patriarche et lui dire au revoir.

Après le départ des visiteurs, Antoine se retire au jardin pour être seul. Il emprunte un sentier étroit et se dirige vers le fleuve en réfléchissant à ce que Louis vient d'exprimer. Ses propos lui semblent pour le moins inquiétants. Comment peut-il affirmer, d'une part, que Lévesque s'inscrit dans la lignée de Lesage et, d'autre part, soutenir que ce nouveau gouvernement refuse d'appuyer les revendications linguistiques des Franco-Ontariens? Comme tant d'autres, Louis serait-il devenu partisan de l'indépendance? Nous percevrait-il, lui aussi, comme des minoritaires de la diaspora voués tôt ou tard à la disparition?

Chapitre quatre

Lundi matin, dès l'ouverture des bureaux, Thomas et Antoine, ainsi que le directeur des finances et son comptable s'installent dans la salle de conférence du siège social de la compagnie, à Cornwall. Ils n'en ressortent qu'après avoir examiné les affaires de l'entreprise sous tous les angles. Cela inclut le rapport du vérificateur, le registre des ventes, l'inventaire des fournisseurs, le budget d'acquisition, la liste salariale, les prêts bancaires, les impôts et les autres charges fiscales. Au terme de la revue, le père apparaît visiblement bouleversé, ayant réalisé à quel point la situation s'est détériorée depuis sa maladie. L'ampleur des écarts de Lucien va bien au delà de ce qu'il avait pu imaginer. Même Antoine est renversé par l'étendue des dégâts infligés au commerce par son frère.

Après être passés saluer les employés, les deux hommes quittent en vitesse l'établissement, emportant un tas de papiers sous leurs bras. Assis côte à côte, le père et le fils font le trajet du retour dans un silence absolu. Thomas est rouge de colère. Sa respiration devient de plus en plus irrégulière. À tout moment, de profonds gémissements s'échappent de sa poitrine, ce qui donne la chair de poule à Antoine. Le pire est peut-être à craindre, pense-t-il. Pour éviter de provoquer chez son père tout accès d'humeur qui pourrait venir empirer sa condition, Antoine choisit de se taire.

Une fois la grille franchie et la voiture engagée sur le chemin de la résidence, le père retrouve un peu de vigueur. D'une voix faible et hésitante, il articule quelques paroles biens réfléchies.

– Tu sais, Antoine, j'ai le pressentiment que je vais être ruiné. Les folies de Lucien sont énormes et je crains que nous ne puissions liquider dans les délais exigés les sommes qu'il a empruntées. Comme je suis l'unique propriétaire de Brûlé & fils, les créanciers vont venir saisir mes biens. Sans compter que plusieurs concurrents se réjouiront de voir notre commerce acculé à la faillite. Antoine, que peut-on faire? demande-t-il sur un ton qui fait mal au cœur.

– Père, la situation est évidemment sérieuse, mais il devrait y avoir un moyen de s'en sortir. Advenant le pire dans un cas comme celui-ci, s'empresse-t-il d'ajouter pour tranquilliser son père. la loi protège ta propriété privée; on ne peut la liquider. Elle est à toi.

La conversation prend rapidement fin. Thomas se retire pour le reste de la journée et ne réapparaît que le lendemain matin. Entre-temps, Antoine tente de voir plus clair dans le fouillis des chiffres étalés à travers les liasses de papiers qui défilent sous son analyse. Une chose saute aux yeux : la hêtise de Lucien est énorme! Sans que personne le sache, il a emprunté des montants considérables pour financer l'achat de terrains nus et la création d'une coopérative de logements. En outre, l'entente prévoyait la construction d'un ensemble de maisons à prix modiques dont les titres seraient répartis, à parts égales, entre Brûlé & fils et l'entrepreneur. Il s'agissait d'une vilaine escroquerie : l'entrepreneur, après avoir conclu des marchés à long terme avec les bâtisseurs, moyennant une légère avance, déclarait faillite peu après le début des travaux et disparaissait sans laisser de traces, en emportant le gros de la somme.

Les investissements et la réputation de la famille n'ont servi qu'à éblouir les bâtisseurs dupés, mais la maison Brûlé & fils se voit maintenant acculée à la faillite. Le terrain qu'elle détient vaut très peu et, qui plus est, l'entreprise demeure sans revenus d'investissements pour éponger une dette de plusieurs millions de dollars. Il n'y a pas une minute à perdre, pense Antoine. Aussi se retire-t-il dans sa chambre pour concocter un plan de relance. Il y passe la majeure partie de la nuit, cherchant les moyens qui permettraient à la compagnie de payer les créanciers dans les jours qui viennent.

Après une analyse minutieuse de la situation, trois angles d'attaque s'offrent à Antoine : sabrer dans les dépenses courantes, larguer les secteurs non rentables et générer des revenus additionnels. Pour ce faire, il va proposer l'élimination des stations-service dans les régions éloignées afin de concentrer les efforts de la compagnie sur la vente de mazout et les équipements de chauffage résidentiel. D'année en année, les résultats de ces secteurs se sont avérés exceptionnels, dépassant même les objectifs fixés. Et l'hiver qui s'annonce froid et intense va occasionner, pense Antoine, des ventes additionnelles considérables. Il compte aussi éliminer d'autres secteurs moins rentables, notamment les services de charbon et de matériaux de construction. Du coup, croit-il, un tiers des effectifs sera rayé de la liste, ce qui permettra des économies substantielles en inventaire et en main-d'œuvre.

Pour alléger le fardeau de la dette, Antoine songe aussi à réclamer à la banque un réarrangement de paiement. De son côté, la municipalité n'oserait pas non plus lui refuser un allègement de son fardeau fiscal. L'excellente réputation de la maison Brûlé & fils est apte à lui donner gain de cause. S'il y a lieu, des revenus additionnels pourront être générés en réclamant des établissements du secteur public, notamment les écoles et les hôpitaux, une juste part de leur approvisionnement en

mazout. Jusqu'à ce jour, ces édifices ont toujours été ravitaillés par des compétiteurs anglophones. Enfin, Antoine envisage de proposer une réduction des échéances de paiement à trente jours, ainsi qu'une élimination des divisions de climatisation et de bois d'œuvre, deux activités moins rentables durant l'hiver. Dans la foulée de tous ces changements à effectuer, il dresse une grille de tâches précises à accomplir et un échéancier détaillé des comptes à payer au cours des prochains mois. Ce faisant, il s'assure que les entrées correspondent aux sorties.

S'effondrant de fatigue après une nuit de travail, Antoine s'endort tout bonnement sur son petit lit d'acajou. Le sommeil est de courte durée car, comme d'habitude, il se lève pour faire sa promenade du matin. Un léger brouillard recouvre la terre et les eaux du fleuve, envahissant du coup le parc intérieur, ainsi que ses érables rouges et ses houleaux blancs dénués de leurs feuilles. C'est à pleins poumons qu'Antoine respire l'air vif du jour qui pointe à l'horizon. Il se targue d'avoir rédigé un plan bien orchestré, énonçant chaque opération à exécuter pour pleinement rétablir la santé de l'entreprise. Aux graves malaises s'imposent les remèdes radicaux, se dit-il.

Dès le petit déjeuner, il soumet à son père le plan de restructuration :

– Père, voici ce que j'ai à te proposer.

Et il lui glisse le brouillon d'une première ébauche.

– Tu n'as pas perdu de temps, mon fils, de répondre Thomas, qui examine le document avec intérêt, tout en sirotant sa tasse de café au lait bien chaud.

Antoine réalise que le choc de la veille ébranle encore son père. Les mauvaises nouvelles affectant le sort de la compagnie sont venues empirer sa condition. Mine de rien, il se rend à l'évidence : le poids des longues années de labeur fait qu'il s'épuise maintenant très facilement.

– Il y aurait d'autres options à envisager, cependant je doute qu'elles conviennent à une entreprise comme la nôtre.

– Lesquelles? demande le père.

– Un partenariat d'affaires par exemple. Cela permettrait de maintenir nos effectifs tels quels tout en allant chercher une part additionnelle du marché, au risque toutefois de subir les affres d'une fusion et une perte d'autonomie.

– Il n'en est pas question! s'exclame Thomas.

– Ou encore une coopérative d'employés, reprend Antoine. Cela rapporterait des sources additionnelles de revenus, sans pour autant empêcher la liquidation de plusieurs secteurs d'activité.

Après un long silence, Thomas fixe Antoine d'un regard perçant qui laisse clairement entendre que le moment revêt une importance capitale. En peu de mots, le père s'apprête à léguer au fils la direction de l'entreprise : une entreprise à laquelle il a consacré toute sa vie.

– Antoine, dit-il, je te fais entièrement confiance. Va de l'avant. J'appuie ton plan de relance.

– Merci, répond un Antoine respectueux et soumis. Toutefois, père, je dois te dire que je ne sais trop comment procéder avec Lucien.

– Traite-le comme un autre employé, rétorque aussitôt Thomas. Offre-lui un poste à salaire, à prendre ou à laisser. Mais, à tout prix, éloigne-le de la prise de décisions. Qu'il ne cause plus d'ennuis!

– J'ai entièrement compris.

Bien conscient que le travail qui l'attend sera long et exigeant, Antoine n'en demeure pas moins fier d'avoir carte blanche pour effectuer les changements qu'il envisage.

Chapitre cinq

Antoine apprend à s'ajuster à son nouveau rôle. Le personnel de l'établissement lui fait bon accueil et le monde des affaires le fascine. Lui-même est surpris de se sentir à l'aise dans cet entourage. Il réalise que gérer une entreprise signifie fixer des objectifs organisationnels clairs, mesurer les résultats selon une grille de ressources disponibles et réajuster l'effort en fonction du but à atteindre. Quel contraste, pense-t-il, entre cette réalité incertaine et les fonctions bureaucratiques d'autrefois! Et quel décalage entre ces nouvelles tâches et l'idée qu'il s'était fait du métier d'entrepreneur!

De son père, il avait retenu une image un peu mythique du chef d'entreprise, soit celle d'un bon vivant, d'un innovateur, d'un brasseur de capitaux toujours à l'affût d'occasions à saisir. Aujourd'hui, la situation dans laquelle il se retrouve l'oblige à liquider des pans entiers de services, à renvoyer le personnel superflu, à stimuler les employés en période de décroissance, voire à rassurer les créanciers aux aguets. Il n'a pas le choix. Plongé dans le feu de l'action, il doit agir sur-le-champ. C'est la survie de l'entreprise qui en dépend.

Dès son entrée en fonction, Antoine se rend à l'évidence que, sous la gouverne de Lucien, le climat des relations de

travail s'est détérioré. Qui plus est, les ventes ont diminué et le personnel est mal supervisé. Afin de remédier à cet état de choses, il associe désormais les augmentations de salaire aux résultats, il abolit les longs congés et il engage des adjoints plus compétents. Constituer une équipe énergique pouvant redorer l'image de la compagnie, voilà une autre priorité qui s'impose.

Par-delà les défis immédiats, Antoine se surprend même à rêver d'une reconquête des secteurs largués. Le plan de relance ne prévoit-il pas, d'ailleurs, la protection des biens immobiliers si l'éventualité d'une reprise des services délaissés devenait réalité... Pour l'instant, c'est la dette qu'il importe de liquider. Ce sont aussi les relations tendues avec Lucien qu'il faut surveiller. D'entrée de jeu, Antoine a mis son frère en présence de sa monumentale bêtise qui risque d'avoir des conséquences commerciales irréparables, voire catastrophiques. Lors d'une première rencontre, il lui a fait admettre que son investissement en capital dans un domaine hors de ses compétences avait été un geste irréfléchi. Lucien chercha tout de go à évoquer les circonstances atténuantes qui expliqueraient son erreur :

– Le risque encouru aurait aussi bien pu tourner à mon avantage, n'eut été la conjoncture défavorable du marché immobilier, dit-il.

– La conjoncture n'y était pour rien, rétorque Antoine, en haussant le ton. C'est plutôt ton ignorance d'un marché volatile et dangereux qui était en cause. Tu as été dupé par de vilains escrocs, sans scrupules, qui n'ont pas craint de te soustraire tout ce qu'ils ont pu.

– Est-ce vraiment ce que tu penses de moi? Ne m'as-tu pas fait suffisamment de tort en m'évinçant de la direction sans vouloir maintenant t'en prendre à ma réputation?

– Je n'ai jamais voulu te faire de tort, s'exclame Antoine. Tu es mon frère. Je t'aime beaucoup. Mais dorénavant, c'est moi qui suis responsable de la direction!

Ravalant son orgueil et saisissant la perche que son frère vient de lui tendre, Lucien demande :

– Mais comment puis-je réparer mon erreur?

– Il y a place pour toi au sein de la maison et je serais heureux de t'avoir avec moi. Notre père voudrait qu'il en soit ainsi. Mais dorénavant, tu devras te conformer à mes directives.

* * *

Antoine ne manque pas les occasions d'établir des liens d'amitié avec la communauté de Cornwall; il s'engage dans une foule d'initiatives privées, comme l'avaient fait ses ancêtres avant lui. La participation des chefs d'entreprise à la vie communautaire fait l'honneur de cette ville qui foisonne d'associations, de confréries et de sociétés.

Cornwall est une agglomération prospère d'environ quarante-cinq mille habitants. Au cours des années, elle a su profiter d'une situation géographique avantageuse pour se transformer en centre régional à vocation manufacturière. L'énergie que procure le courant régulier du fleuve est abondante. Petit bourg traditionnel et conservateur, fondé en 1784 par sir John Johnson et sa bande de réfugiés de la Révolution américaine, Cornwall évolua au milieu du dix-neuvième siècle vers une communauté dynamique et audacieuse. Filatures de laine et de coton, usines de pâtes et papiers vinrent s'y installer; on y retrouve aussi des fabriques de fonte d'acier, des brasseries, des fromageries et des ateliers de confection de vêtements.

Au cours du vingtième siècle la prospérité se maintint, tant et si bien que la ville traversa sans trop de difficultés la période de dépression des années trente. Et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'implantation d'un vaste complexe pétrochimique procura à la cité un nouvel essor. C'est au tournant

des années cinquante que la conjoncture ne joua plus en sa faveur. L'ouverture des marchés et la fin des travaux de la Voie maritime du Saint-Laurent l'obligèrent à tout mettre en œuvre pour imaginer de nouveaux produits à exporter.

En majorité d'origine anglo-saxonne et écossaise, les habitants de la municipalité comptent quarante pour cent de Canadiens-Français. Ils sont pour la plupart employés dans l'industrie du bois et du textile. Déjà, au temps des grandes explorations, quelques colons français s'installèrent dans la région. Thomas Brûlé se plaît à signaler que, aujourd'hui encore, plusieurs lieux géographiques rappellent cette présence francophone : Rivière-à-Beaudet, Pointe Maligne, l'Île-au-Chat, les Galops, Long Sault, Mille Roches, l'Île-aux-Moulinets. Ces premiers colons, hélas, eurent tôt fait de s'assimiler.

En revanche, les arrivants de la deuxième vague jouissaient d'une bonne dose de fermeté qui allait leur permettre d'éviter le sort connu par les premiers pionniers. «Vivre en français!» devint un cri de ralliement. Rassemblés autour d'un foyer d'artisans, de commerçants et de pasteurs, ils mirent tout en œuvre pour recréer une vie calquée sur celle qu'ils avaient connue dans la Belle Province. La tâche était ingrate, voire sans relâche, et le succès fut loin d'être à la mesure du courage et des efforts déployés. Plus souvent qu'autrement, Brûlé père et fils savaient qu'il fallait accepter de faire des compromis afin d'éviter que les tensions ne dégénèrent en conflits sanglants.

Pour maintenir l'espace conquis, de nouveaux modes d'interaction sont toujours à inventer : stations de radio, troupes de théâtre, rencontres culturelles, cercles d'affaires, journaux d'opinion. Malgré cela, la lente marée assimilatrice ne cesse de faire ses ravages; Thomas et Antoine n'ignorent pas que l'usage du français comme langue du monde des affaires et des communications s'avère utopique. À tel point que certains, las des

combats acrimonieux, soutiennent ouvertement une allégeance tous azimuts à la culture anglo-saxonne. Unissons nos efforts à ceux des anglophones, disent-ils. Ne serions-nous pas plus riches et plus prospères? Flattons-nous du sort exemplaire de notre ville, où deux langues et deux cultures convergent dans l'unité et la diversité! Les données ne démontrent-elles pas une augmentation constante des effectifs bilingues des résidents de la communauté?

Thomas Brûlé est le premier à croire que l'augmentation des effectifs bilingues se fait au détriment de l'héritage culturel français. Selon lui, la lente disparition de la langue française résulte de cette montée du bilinguisme. Elle constitue un facteur d'échec à l'espace français. La génération d'Antoine s'inscrit en faux contre le chevauchement des deux langues et des deux cultures. Réveillons-nous avant qu'il ne soit trop tard, clame-t-on! Preuve à l'appui, Antoine affirme que, sur une population de 45 000 habitants, seulement 8 % ne parlent que français.

La famille Brûlé se souvient profondément de la lente mais non moins brutale bataille pour la reconnaissance du français, qui éclata dans la région en mars 1973. Selon Thomas, cette bataille s'inscrivait dans la foulée des lois provinciales de 1968, qui favorisaient la création d'écoles primaires et secondaires de langue française. Son intensité et son acrimonie, note-t-il, évoquaient les combats épiques et légendaires reliés à l'entrée en vigueur du Règlement 17 en 1912 – à la différence cette fois que les autorités provinciales reconnaissaient à la minorité le droit à une éducation en français. L'opposition en 1973 provenait d'une poignée de commissaires anglophones réfractaires à une ouverture du gouvernement de Toronto envers la minorité francophone.

Le patriarche Brûlé figurait parmi les chefs de file et les groupements de parents qui se mobilisèrent pour faire valoir leur droit à une école entièrement française. Soutenus par un corps professoral engagé et des étudiants militants, les leaders n'hésitèrent pas à élever des barricades. Une grève fut déclenchée et les cours boycottés. De peine et de misère, la victoire fut finalement acquise. Elle fut d'autant plus savourée qu'elle inversait une résolution des commissaires anglophones. Symboliquement désignée *La Citadelle*, l'école secondaire rappelait l'ouvrage majeur d'Antoine de Saint-Exupéry. Elle inspira au père d'Antoine ces quelques vers :

Citadelle parmi nous
Saisis le sens de ce haut lieu
Précieux joyau dans la cité
Sois notre empire à sauvegarder.

II

L'amour du père

Chapitre six

Antoine démontre à son entourage qu'il est en mesure d'assumer pleinement ses responsabilités de chef d'entreprise. Énergique sans être agressif, il gagne le respect de ses employés. À l'aise avec tout le monde, il apprécie et encourage le travail bien fait. Il est facile d'accès, sans pour autant verser dans la familiarité. Son attitude toute naturelle rassure les employés qui ne craignent pas de faire appel à ses conseils pour résoudre les problèmes qui surgissent. Et les notions acquises comme apprenti au sein de l'entreprise durant ses vacances d'été, lorsqu'il était encore collégien, ainsi qu'un diplôme en administration que son père lui avait autrefois prescrit, valent maintenant leur pesant d'or.

Antoine consacre beaucoup de temps à étudier les dossiers. Il ne prend jamais une décision importante sans d'abord se livrer à une réflexion mûre. Puis, une fois la résolution prise, l'exécution s'impose sans délai. Bref, il s'avère excellent dans la gestion, ne perdant jamais de vue l'ultime objectif, soit le rétablissement de la renommée de Brûlé & fils. Même Lucien est impressionné par la façon dont son frère réussit à se faire respecter et à établir un climat de bonne entente entre les divers secteurs d'activités. Leur vilaine dispute est maintenant chose du passé; l'amour naturel réciproque reprend le dessus et le climat d'amitié d'autrefois jaillit de nouveau entre eux.

Le monde des affaires et de la politique fascine de plus en plus Antoine. Fermement engagé dans une foule d'organismes communautaires et d'associations mutuelles, il se familiarise rapidement avec les rouages administratifs régionaux. Les motifs ne manquent pas de s'exprimer ouvertement sur des sujets qui lui tiennent à cœur. Il se présente au poste de conseiller lors des élections municipales à Cornwall et remporte la course. C'est l'occasion rêvée de bien saisir le sens des choix et des tensions politiques qui tenaillent ses concitoyens, notamment en ce qui a trait à la gestion des établissements scolaires, laquelle risque à tout moment de diviser la communauté.

Les réjouissances entourant la création de l'École secondaire *La Citadelle* sont de courte durée. Les esprits s'échauffent à nouveau en avril 1977, suite à la publication du rapport intitulé *Les Héritiers de Lord Durham*, par la Fédération des francophones hors Québec (FFHQ). Confrontée à l'arrivée au pouvoir du Parti québécois qui prône l'indépendance, la communauté franco-ontarienne est pressée de faire connaître ses aspirations. Le rapport de la FFHQ lance un cri d'alarme : « Si rien n'est fait, nos communautés sont vouées à la disparition. » S'engage dès lors un débat sur l'avenir de la fédération : dans le marchandage politique entre les indépendantistes et les partisans d'un pays uni et bilingue, la communauté franco-ontarienne refuse d'être prise en otage; elle cherche plutôt à consolider ses positions.

Antoine lit *Les Héritiers de Lord Durham* et ne s'étonne point que le rapport s'en prenne à la politique fédérale sur les langues officielles, laquelle ne sut guère endiguer la vague assimilatrice qui affecte les communautés de la diaspora : des injustices, vieilles de cent ans, persistent toujours. Le document ne rappelle-t-il pas, d'ailleurs, que ces sociétés réparties à travers le pays luttent à contre-courant pour maintenir, de

peine et de misère, leurs espaces conquis? Pour faire échec à l'assimilation, *Les Héritiers de Lors Durham* préconise une politique d'intervention s'étendant à tous les secteurs d'activités.

Au mois d'août de la même année, Antoine prend part au congrès de l'Association canadienne-française de l'Ontario, qui se tient justement à Cornwall. Ces assises relancent le débat sur la fragilité des communautés minoritaires, et ce en exhortant la province à adhérer à l'article 133 de la constitution, selon lequel serait formalisé l'usage du français à la législature, ainsi que devant les tribunaux de l'Ontario. Il n'en fallut pas davantage pour que le combat reprenne avec encore plus d'intensité, cette fois en vue de réclamer la gestion française autonome des conseils scolaires.

Durant l'automne de 1978 et au cours de l'hiver qui suivit, la question des écoles et du bilinguisme ne manque pas d'attirer l'attention des médias nationaux; même la presse locale se voit sérieusement impliquée dans l'affaire. Antoine suit de près le déroulement de discussions souvent acrimonieuses. Il comprend et partage le désir des siens de vouloir vivre en français, mais il se rend aussi à l'évidence qu'un appui direct à cette cause risque d'indisposer sa clientèle anglophone qui ne saisit pas bien la légitimité des revendications des citoyens francophones. Aussi Antoine sent-il le besoin de discuter à fond de la question, mais avec qui? Son père, de santé fragile, est un patriarce qui risque de ne point saisir toute la portée des revendications de la nouvelle génération qui réclame bien plus que des gestes de bonne entente : elle n'exige rien de moins que l'égalité dans les faits.

* * *

Antoine passe presque tout son temps au bureau. Souvent, après le départ des employés, il reste assis à sa table de travail jusqu'à une heure tardive. Aussi, décide-t-il d'aménager, au-dessus du commerce, une petite chambre où il peut librement se terrer. Dans ce repaire de calme et de silence, il arrive à donner un sens à son engagement communautaire. Mais ce soir de printemps 1979, il se sent tiraillé. La soudaine flambée des taux d'intérêt, occasionnée par la hausse du prix du pétrole iranien, le force à penser moins au combat linguistique. Ce qui importe, en ce moment, c'est d'assurer une rentrée suffisante de liquidités afin de tenir les créanciers à l'écart. Voilà le premier souci d'Antoine. Plongé jusqu'au cou dans des colonnes de chiffres et des tableaux de statistiques, il passe la nuit dans son pigeonier à revoir la stratégie d'allègement du fardeau de la dette, afin d'éviter que l'augmentation du loyer de l'argent ne fasse déraiser son plan de relance. Antoine est devant un fait accompli : l'accroissement des taux d'intérêt provoque une montée des prix à l'achat, ce qui lui impose forcément une révision à la hausse des prix à la clientèle.

Lorsqu'Antoine traverse des moments de travail intense, il aime aller se balader dans les rues désertes de la ville avant de monter se coucher. Sa randonnée emprunte d'abord l'avenue principale dominée par des bâtiments communautaires, des bureaux d'avocats et de médecins, la bibliothèque municipale et un parc public. Puis elle le mène jusqu'au fleuve où il s'arrête, le temps de fixer l'horizon lointain et de tendre l'oreille afin d'écouter le craquement des glaces. L'air doux de la nuit laisse déjà poindre le printemps et l'incite à poursuivre sa randonnée vers les vieux quartiers résidentiels. Ces endroits lui rappellent sa jeunesse. Avant la venue du chemin de fer, c'était le long de l'artère principale, surnommée chemin du Roi, que passait l'essentiel du commerce est-ouest. Aujourd'hui encore,

on retrouve quelques auberges à la disposition des commis voyageurs et une ribambelle de tavernes et de restaurants.

Antoine aime se rappeler comment sa région, sise sur les bords du fleuve, sut profiter d'une situation géographique avantageuse pour devenir, à l'époque de la Confédération, un important carrefour commercial et manufacturier.



Chapitre sept

La santé de Thomas se détériore graduellement. À quatre-vingts ans, après une vie de travail acharné, son corps montre des signes évidents de fatigue. Le vieillard plie les épaules et supporte mal le poids des années. Les hivers à la campagne rendent sa vie de plus en plus pénible. Le fait de gravir l'escalier tournant réclame un dur effort qui chaque fois l'essouffle énormément. Afin de lui éviter des déplacements inutiles, Claire a pris l'habitude de lui servir ses repas à la chambre.

En dépit de cette détérioration de sa santé, Thomas demeure un homme vif d'esprit, qui n'a pas perdu son sens de l'humour. Il lit les journaux attentivement et réagit à tout ce qui survient autour de lui. La politique nationale le caprive au plus haut point et la situation linguistique dans la région le plonge toujours dans des discussions animées.

Chaque année, Thomas voit revenir le printemps avec beaucoup d'émotion, car cette saison lui permet de reprendre ses marches quotidiennes dans les bois avoisinants. Ses pas ralentissent et il est parfois forcé de s'asseoir sur un petit banc en bordure du sentier, le temps de reprendre son souffle, mais il se sent heureux au cœur de ce domaine champêtre. Rien ne lui redonne autant de vigueur que de respirer l'odeur des sapins

bleus et d'écouter le cri des oiseaux migrateurs survolant la terre à la recherche de champs de blé. Des heures durant, il reste en admiration devant cette vaste plaine. Son regard s'étend plus loin, jusqu'aux grandes eaux froides du fleuve qui se fraie un chemin autour des îles inhabitées pour aller se déverser dans le lac Saint-François.

Son meilleur ami, Roger McCabe, vient prendre de ses nouvelles. Comme c'est le printemps, il l'invite à une partie de pêche. Les deux hommes se connaissent depuis leurs succès en affaires qui remontent aux années prospères de l'après-guerre. Roger est issu d'une lignée écossaise dont les ancêtres s'installèrent à La Malbaie, dans le bas du fleuve, après la prise de Québec par les Anglais. Sa famille a toujours su conserver les grandes traditions, les habitudes et les coutumes françaises.

Thomas et Roger ont beaucoup de plaisir à se rendre au camp de chasse et de pêche qu'ils firent construire sur une île déserte, à l'embouchure des eaux du lac. Tous les deux font la paire. En silence, pendant des heures, ils sillonnent à la cuiller les endroits poissonneux et attendent patiemment que le doré ou l'achigan viennent taquiner leurs appâts. À leur retour, la prise du jour devient le plat principal apprêté par Claire. Arrosé de quelques bouteilles de bière suivies d'un vin millésimé, le repas donne toujours lieu à de longues conversations sur les sujets de l'heure. La discussion bifurque infailliblement sur la situation du français dans la région. Depuis belle lurette, les deux compagnons appuient fortement les efforts d'épanouissement de la minorité francophone. Roger a été commissaire d'écoles et son ardeur à soutenir les revendications des Canadiens-Français ne laissa jamais la communauté indifférente. Se faisant l'avocat du diable, Thomas interroge sans ambages son ami :

– Que penses-tu de la grève des étudiants de la région pour obtenir une école entièrement française?

– Cher ami, ils ont eu raison de lutter comme ils l'ont fait. Leurs revendications étaient entièrement justifiées. Dis-moi, quel avenir est réservé à une culture et à une langue si les jeunes ne peuvent en faire l'apprentissage à l'école?

– Pourquoi alors crois-tu que plusieurs de nos compatriotes se sont opposés à une école entièrement française, insistant sur la nécessité d'institutions bilingues?

– Mon cher Thomas, ne te rends-tu pas compte que de telles écoles ne sont que des pièges d'anglicisation? Sais-tu que dans ces institutions, seulement quelques matières sont enseignées en français? Dans les cours de récréation et dans les corridors, les jeunes parlent toujours anglais entre eux. C'est honteux!

– Mais ne crois-tu pas qu'ils y sont allés un peu fort en provoquant une grève de plusieurs semaines?

– Certainement pas, Thomas. Sur une question aussi vitale que celle-là, les francophones se devaient de ne pas capituler devant l'intransigeance des commissaires anglophones.

– N'auraient-ils pas pu agir autrement?

– La situation exigeait une grève. Comme moi, tu sais bien que parmi douze commissaires d'écoles, il n'y a que deux francophones et cela malgré une population en majorité francophone. C'est inacceptable!

– Oui, je le sais très bien. Maintenant que l'affaire a défrayé les manchettes des grands journaux, je crains que notre réputation de ville tolérante et amicale n'ait subi un dur coup.

– Tant pis! Cela ne fait que démasquer la bigoterie de certains commissaires. Ne réalises-tu pas que ces petits esprits ont eu le culot de passer outre à une loi provinciale autorisant la création d'écoles entièrement françaises? C'est incroyable!

– Oui, Roger, je le réalise. Certains ont même prétendu que des éléments indépendantistes s'étaient infiltrés parmi les

grévistes pour fomenter la bisbille. Franchement, l'argument était un peu fort et complètement déplacé!

– Tu as raison, Thomas. Cette réussite est le fruit d'efforts courageux d'un petit nombre qui n'ont pas eu froid aux yeux. Voilà, c'est comme ça que les choses se sont passées.

Absorbés par leur conversation, les deux amis ne s'aperçoivent pas que le temps s'écoule rapidement. Il se fait déjà tard et Thomas éprouve de la fatigue après une journée bien remplie. Avant de mettre un terme à la discussion, il s'accorde néanmoins une dernière réflexion.

– Cher Roger, permets-moi de te dire une dernière pensée au sujet de cette question. J'ai souvent l'impression que nos efforts pour améliorer le sort de la langue et de la culture n'ont pas connu le succès espéré. Il m'arrive même de me demander si ce n'est pas peine perdue que de vouloir poursuivre dans cette voie...

– Thomas, je n'en crois pas mes oreilles! Serais-tu donc de ceux qui estiment que notre combat est un échec? Penses-tu qu'à long terme notre langue et notre culture sont vouées à la disparition?

– Non, je ne dis pas ça. Selon moi, la bataille du français est remportée. N'y revenons pas. Je crois qu'il faut maintenant réfléchir à un projet rassembleur, auquel viendraient s'associer nos amis anglophones qui éprouvent de la sympathie envers notre cause.

– Là tu parles bien, cher ami! Et tu as entièrement raison. Invitons nos amis anglophones à faire de l'épanouissement de nos communautés linguistiques un facteur indispensable à l'unité canadienne.

* * *

Antoine rentre toujours trop tard pour participer à ces vives discussions. Il ne manque cependant jamais d'aller saluer le patriarche avant qu'il ne s'endorme. Ce tête-à-tête demeure le moment le plus précieux de sa journée. Depuis que le père a fait entièrement confiance au fils, une douce complicité s'est installée lentement entre les deux hommes qui n'hésitent plus à se parler ouvertement. Thomas affectionne beaucoup ces instants. Il fait de gros efforts pour ne pas s'endormir avant qu'Antoine soit venu l'embrasser. Sachant qu'il n'en a plus pour longtemps à vivre, il lui parle du plus profond de son cœur.

Le père aime que le fils lui raconte sa journée. Antoine, lui, ne demande pas mieux que de laisser causer Thomas. Il s'installe confortablement au pied du lit et porte une oreille attentive aux propos du patriarche. Le fils implore parfois le père de lui rappeler à nouveau l'histoire de l'établissement de la famille Brûlé en Amérique. Il sait que le sujet lui est cher, que cette page d'histoire demeure sans cesse présente dans sa mémoire. Le seul fait d'en parler ranime des moments auxquels Thomas attache une grande valeur sentimentale.

– Nous venons de très loin, de commencer Thomas. Nous sommes issus d'une noble race. D'une des plus illustres civilisations au monde. Nous avons combattu énergiquement pour ce que nous avons. Ton grand-père n'a jamais eu froid aux yeux, face aux Anglais. Par son travail, sa détermination et ses compétences, il a su se faire des amis parmi ceux qui appuyaient nos intérêts.

Thomas s'arrête un instant, ce qui lui permet de reprendre son récit sur un ton plus solennel.

– Mon garçon, va dans l'anse de Vaudreuil, va revoir le lieu de naissance de nos grands-parents. Tu y trouveras la maison de ferme entourée de son jardin au milieu d'une vaste région maraîchère. Elle t'aidera à mieux comprendre d'où nous sommes partis.

– Oui, père, je te le promets.

– Et après cela, prends le temps de retracer l'origine de notre lignée dans l'ancien pays d'où sont partis nos aïeux.

– Oui, certainement, j'aimerais retourner à ces vieilles sources, répond Antoine, sans trop de conviction.

– Nos amis québécois ne savent pas ce que nous vivons ici, de poursuivre Thomas. Au lieu de nous appuyer, ils nous abandonnent à notre sort, comme si nous étions d'une autre race.

– Alors, plus que jamais, la réalisation de nos desseins devra dépendre de notre propre volonté d'agir, se contente de rétorquer Antoine.

Quand ces rencontres se prolongent tard dans la soirée, Claire fait irruption dans la chambre avec une boisson désaltérante et quelques biscuits qu'elle dépose sur la table de chevet, sans faire de bruit.

Un soir, au moment où Antoine est sur le point de se retirer, Thomas lui demande de s'approcher :

– Viens tout près de moi. J'ai quelque chose à te dire, une affaire que je ressens au cœur depuis très longtemps et que je n'ai pas eu le courage d'exprimer auparavant.

Ces paroles intriguent Antoine qui devine déjà le ton des confidences. Le père enchaîne en plongeant le regard dans celui du fils :

– Tu sais, mon garçon, je reconnais ne pas avoir été un bon père pour toi. Lorsque tu grandissais, je n'ai pas su assumer la présence que tu attendais de moi. J'étais beaucoup trop préoccupé par mon commerce et ma réussite.

– Père, j'avoue t'en avoir voulu quand j'étais plus jeune, mais tout cela est du passé maintenant.

– Moi, je n'ai pas oublié, Antoine, surtout pas la fois où j'ai essayé de te retenir quand tu as voulu partir pour aller

poursuivre des études à l'extérieur. Je n'avais pas le droit de le faire et je t'en demande aujourd'hui pardon.

– Père, je suis heureux d'être de retour à la maison. Je te remercie surtout de me faire confiance en ce moment et je suis tellement fier d'être ton fils.

– Antoine, je t'aime profondément.

– Moi aussi je t'aime, papa, plus que tout au monde, répond Antoine, les larmes aux yeux et la tête penchée pour embrasser Thomas tendrement sur le front, tout en le priant de ne plus ruminer ces choses et en lui souhaitant de passer une bonne nuit.

Si Antoine éprouve toujours de la tristesse en regagnant sa chambre au fond du corridor, à l'idée que l'être le plus cher n'en a plus pour longtemps à vivre, il ressent néanmoins une bonne dose de fierté à la seule pensée qu'il va bientôt devenir maître de l'entreprise, du manoir et de son domaine.

Chapitre huit

La flambée des taux d'intérêt, associée à la hausse des prix, décourage les investisseurs et retarde la reprise des affaires. Les liquidités suffisent à peine à rémunérer les employés de Brûlé et fils et à régler le paiement des marchandises en vrac. À la fin de l'année, les bénéfices n'augmentent pas comme prévu. Malgré cela, Antoine est heureux de son sort; il a le sentiment de créer quelque chose de concret et de faire collaborer les employés à la remise à flot de l'entreprise. Tôt ou tard, le vent tournera en sa faveur, pense-t-il.

Antoine et Lucien sont redevenus amis. Il n'hésite pas à confier la direction de l'entreprise à son frère lorsqu'il s'absente. Par contre, aucune décision importante n'est prise sans son consentement. Cette façon de procéder le libère des responsabilités quotidiennes et lui permet de se consacrer aux affaires municipales en tant que conseiller. En dépit de cet engagement, une ombre se profile au-dessus d'Antoine : sa vie sentimentale ne va nulle part! Certes, il a de vieilles flammes qu'il tente de ranimer, mais elles sont sans issue. Pour se divertir, il organise des excursions de pêche avec quelques amis de jeunesse, autour des îles du fleuve, ou des parties de chasse dans les marais environnants. Or cela ne suffit pas à combler son

besoin d'épanouissement affectif. Depuis un certain temps, d'ailleurs, Claire remarque chez Antoine un air dépité et rêveur. Elle ne rate pas l'occasion de gentiment lui suggérer que le moment est peut-être venu de songer à se marier et à fonder un foyer.

– Il y a dans les parages, lui rappelle-t-elle, quantité de jolies filles qui ne demandent pas mieux que d'être courtisées par un aussi beau garçon, élégant, honnête et travailleur.

Cela ne fait point de doute, mais Antoine ne croit plus au grand amour depuis longtemps. Non pas qu'il demeure indifférent aux femmes, bien au contraire. Il les adore et se sent attiré par leur beauté, leur tendresse et leur sensualité. Dans le passé, il s'était pourtant toujours arrangé pour qu'aucune ne vienne le déranger dans ses habitudes. Depuis la fin de ses études, il n'a pas fréquenté de femme pendant une longue période; ses conquêtes ont duré rarement plus que quelques mois, voire quelques semaines.

Antoine se souvient d'Ellen, rencontrée durant ses années d'université. Il avait eu le coup de foudre et il l'aurait épousée, n'eut été l'objection des deux familles vivement opposées à cette union. Chacune avait prétendu que, tôt ou tard, ce mariage serait voué à la rupture, en raison des disparités culturelles prononcées des deux soupirants. Antoine mit beaucoup de temps à se remettre de cette blessure. Pour mieux l'oublier, il plongea dans le travail et apprit à vivre seul. Cela tombait bien puisqu'on venait de lui offrir un poste à l'étranger. Il accepta cette affectation qui l'éloignait de sa dulcinée. Il croyait que la séparation serait plus facile à vivre. N'empêche que le souvenir de cette femme reste impérissable. Il se demande souvent ce qu'elle est devenue... La reverra-t-il un jour?

* * *

Antoine reçoit une invitation à une soirée chez sa sœur et son beau-frère, à Montréal. Cela arrive à point nommé, puisque les occasions de se divertir en compagnie de la gent féminine se font rares maintenant qu'il est engagé entièrement dans la communauté. Il sait aussi qu'Andrée et Louis sont des hôtes qui reçoivent merveilleusement bien. De plus, Louis en aura long à raconter, lui qui s'est impliqué dans la campagne référendaire au Québec...

C'est au milieu d'un bel après-midi d'été qu'Antoine file joyeusement vers Montréal. Le trajet s'effectue sous un ciel sans nuages, sur une route qui longe le fleuve à perte de vue. Au loin, quelques barques de pêcheurs oscillent au gré du vent sur les flots limpides. Arrivé au confluent de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent, Antoine doit manœuvrer pour traverser le pont plat qui franchit les chutes d'eau. Puis il s'élance à toute allure vers la trépidante métropole, la cité qu'il aima à l'époque de ses études.

Soudainement, droit devant lui, se dressent les hauteurs du Mont-Royal qui domine de façon majestueuse l'horizon. Sur sa gauche surgit la coupole de l'Oratoire Saint-Joseph. Tournant son regard vers le fleuve, il discerne clairement les gratte-ciel du centre-ville, vaste paysage industriel qui chaque fois l'émerveille. Un rapide coup d'œil sur sa montre lui fait réaliser que le trajet a été plus rapide que prévu. Les invités ne sont pas attendus à la fête avant plus d'une heure. Sans perdre une seconde, il file vers le Vieux Montréal, lieu de croissance géographique et historique, plaque tournante du commerce, grand carrefour d'échange et haut lieu de la finance. Cet endroit évoque tant de souvenirs qui lui font remonter le cours du passé.

Antoine traverse lentement la célèbre rue Saint-Jacques, contourne la Place-d'Armes, s'engage ensuite dans la rue Notre-Dame jusqu'à la résidence des gouverneurs de la Nouvelle-France,

jouxtant la place Jacques-Cartier. Une fois sa Volvo sport bien rangée, il se promène à pied dans les rues achalandées du vieux quartier. Il s'arrête devant l'Hôtel de Ville, fixe longuement le balcon d'où le Général de Gaulle avait lancé, d'un geste éclatant, son fameux «Vive le Québec libre!». Cet arrêt prolongé s'impose-t-il pour lui permettre de mieux saisir toute la portée de cette phrase lapidaire qui résonne toujours dans son esprit comme si l'événement datait d'hier?

Difficile d'oublier ce 25 juillet 1967. Antoine se trouvait sous le balcon, parmi une foule en délire scandant des slogans indépendantistes. Il n'avait d'ailleurs jamais compris la logique de la cinglante réplique de Lester B. Pearson, Premier ministre à l'époque. Pourquoi cet homme, qu'on disait chevronné dans l'art du rapprochement, avait-il aussitôt condamné ces paroles du général comme une intervention dans les affaires canadiennes? Pourquoi ne pas l'avoir laissé se rendre à Ottawa expliquer le sens de sa déclaration? La tempête se serait calmée et l'histoire aurait vraisemblablement connu un autre dénouement. Cette question ne cesse d'intriguer Antoine.

L'Ontarien remonte en voiture, fait demi-tour et emprunte la rue Saint-Paul jusqu'à l'historique chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours. De là, il dévale la colline, longe les quais du vieux port, salue au passage l'Hôtel de l'ancien Parlement et termine sa visite Place d'Youville, devant le monument en l'honneur des fondateurs de Ville-Marie.

Chapitre neuf

À l'heure prévue, Antoine arrive à Outremont et stationne devant l'élégante résidence d'Andrée et de Louis Dandurand, chemin de la Côte Sainte-Catherine. Il est resplendissant dans son costume neuf. Épous-toufflé par sa randonnée éclair dans le Vieux Montréal, il respire profondément, le temps de se calmer, jette un coup d'œil rapide dans le rétroviseur et passe trois coups de peigne pour remettre en place quelques mèches folles de sa chevelure.

Plusieurs invités sont déjà de la fête. Il y a belle lurette qu'Antoine ne fréquente plus le grand monde. Sera-t-il à la hauteur de la situation? Toujours est-il qu'Andrée l'attend sous la marquise. Elle le reçoit à bras ouverts et l'enlace :

– Quel bonheur de te revoir, Antoine! Les enfants ont tellement hâte d'embrasser leur oncle.

– Moi aussi je suis si heureux d'être ici, ma chère sœur, lance-t-il en lui posant des baisers fraternels sur les joues.

Louis s'approche également pour l'accueillir.

– Bienvenue dans notre demeure! Plusieurs anciens confrères savent que tu dois venir et ils t'attendent avec impatience. Allons les saluer, si tu le veux bien.

Antoine se sent envahi par un sentiment à la fois mêlé d'allégresse et de tristesse. Il est joyeux de revoir deux êtres

chers qui forment un couple heureux et épanoui, mais il déplore de n'avoir jusqu'à maintenant rien accompli de spectaculaire dans sa vie. Il a juste le temps de remercier Louis de son hospitalité qu'il est entraîné vers le salon à travers la foule d'invités. Au passage, un valet à la veste blanche lui offre une coupe de champagne, qu'il ne refuse pas.

– Antoine, permets-moi de te présenter Jacques Ouimet

– Jacques est professeur de droit constitutionnel à l'Université de Montréal – et son épouse Michèle.

Intimidé de se retrouver au milieu de gens distingués, Antoine se contente de poignées de mains pleines de bonnes intentions.

– Tu te souviens aussi de Philippe Alain – il faisait partie de notre équipe de débats oratoires à l'université – et son épouse, Mélanie.

– Bien sûr! Je me souviens très bien de toi, Philippe, lance-t-il en lui tendant la main, ainsi qu'à Mélanie.

– Et voici Dominique Cormier. Vous étiez de bons amis autrefois, n'est-ce pas? Comme toi, Dominique a débuté aux Affaires étrangères et maintenant il dirige l'entreprise familiale. Vous avez sûrement des choses à vous raconter.

– Je suis si heureux de te revoir, Dominique. Tu n'as vraiment pas changé.

– Le plaisir est pour moi, Antoine. Toi non plus tu n'as guère changé. Tu sembles en pleine forme. D'ailleurs, on me dit que tu réussis très bien dans l'entreprise privée.

– Je ne sais trop, mais j'aime mon travail. Surtout, je ne regrette pas d'avoir succombé au monde des affaires.

Une fois les présentations d'usage terminées, Louis se retrouve le centre d'attraction. On converge vers lui. On veut surtout connaître ses impressions sur la lutte référendaire de mai dernier. Il apprend d'abord à ses amis qu'il fit campagne

dans le comté de Montréal-Saint-Jacques où les forces du OUI à l'indépendance l'ont emporté de justesse, bien qu'elles n'aient pas récolté la majorité requise dans l'ensemble de la province.

On écoute les propos de Louis attentivement. Toute la fureur des arguments indépendantistes l'a profondément marqué et aigri : les concessions au compte-gouttes pour apaiser ces dissidents ne suffiront plus, prétend-il. Il reconnaît toutefois que plusieurs électeurs ont voté OUI uniquement pour des raisons stratégiques, afin d'accélérer le processus de changement. Enfin, il soutient que Trudeau a une occasion unique de renouveler le système politique canadien. Le fera-t-il? Il n'en est pas convaincu.

À ce moment, Jacques l'interrompt pour laisser entendre qu'on s'illusionne si on croit que Trudeau va négocier un nouveau partage de pouvoirs.

– Depuis son arrivée à Ottawa, évoque-il, Trudeau a toujours plaidé contre un statut particulier pour le Québec. Rappelle-toi, Louis, les fameuses batailles entre lui et Daniel Johnson lors des conférences constitutionnelles. Va-t-il changer d'attitude maintenant? Je ne le crois pas!

– Au contraire, lance Louis. Trudeau a toujours combattu l'idée d'un statut distinct, soit! Mais les choses ont bien évolué depuis. En ce moment, il n'a plus le choix. S'il n'engage pas fermement le dialogue, il se dirige droit vers l'échec.

À son tour Philippe apporte son grain de sel :

– Selon moi, le danger va venir du Canada anglais qui tentera d'interpréter le vote comme un refus de changement.

– Tu as raison, Philippe, rétorque Dominique. Pendant longtemps nos amis anglophones se sont fichés de nous, prétextant que nous ne savions ce que nous voulions. Maintenant, ils ont la réponse! Espérons qu'ils feront preuve de bonne volonté.

– Et toi, Antoine, s'exclame Louis, que penses-tu de tout ça? Est-ce qu'Ottawa va finalement faire valoir nos intérêts?

– D'après-moi, il n'y a aucun doute. Trudeau devra persuader le Canada anglais de reconnaître les droits linguistiques des francophones et promouvoir le bilinguisme d'un bout à l'autre du pays!

– Mon cher Antoine, cela ne suffit pas! Le Québec réclame davantage. Il demande une nouvelle répartition des pouvoirs à l'intérieur de la fédération.

Plutôt que d'engager une discussion sur un sujet aussi controversé, Antoine cherche à répondre évasivement :

– Attendons le résultat des rencontres que le Premier ministre vient d'entamer avec ses homologues provinciaux. Nous pourrions avoir des surprises...

Antoine cherche à se retirer de la discussion car, depuis un moment, il est intrigué par la présence d'une femme élégante à l'extrémité du salon et dont le regard persistant rencontre le sien. Il trouve donc le moyen de s'excuser auprès de ses amis et de se diriger lentement vers cette femme grande, ravissante, au teint légèrement basané et aux cheveux châtain parsemés de mèches blondes. Elle affiche un air distingué dans son joli tailleur foncé.

– Je suis le frère d'Andrée, glisse-t-il en lui tendant la main. Ne vous ai-je pas déjà rencontrée quelque part? Antoine emploie souvent cette formule lorsqu'il cherche à engager la conversation.

– C'est fort possible, répond-elle, en esquissant un sourire aussi frondeur que narquois. Je m'appelle Jeanne de Repentigny. Je suis une amie de votre sœur.

La conversation s'engage tout de go. Ils parlent de voyages et de vacances, de théâtre et de cinéma, de Montréal et des environs. Antoine est vite conquis par le charme discret de Jeanne, par son intelligence et son raffinement. Il est envoûté par sa voix douce et pure. Les yeux bleus et mystérieux de Jeanne retiennent son regard. Graduellement, Antoine se sent

envahi par un profond sentiment de joie, entremêlé d'un regain d'ardeur. S'il s'écoutait, il l'entraînerait hors du salon et la caresserait en lui murmurant des mots doux à l'oreille. Mais à l'instant même, Andrée fait irruption devant eux.

– Antoine, je vois que tu as fait connaissance avec ma meilleure amie. Jeanne et moi nous nous fréquentons depuis des années! Au moment de nos études au collège Villa-Maria, nous nous sommes liées d'amitié.

– Tu es cachottière, ma chère sœur! Pourquoi ne pas m'avoir fait connaître ce trésor plus tôt?

– Allons à la salle à manger, rétorque Andrée, le buffet est servi; vous pourrez poursuivre votre conversation tout en vous régaland. Antoine, ajoute-t-elle en s'éloignant, n'oublie pas d'aller saluer les enfants. Ils ne s'endormiront pas avant de te souhaiter le bonsoir.

Chapitre dix

C'est dans la joie et la convivialité que la fête chez les Dandurand se poursuit sur la terrasse, jusque tard dans la soirée. À en juger par le peu d'empressement des convives à quitter les lieux, tout le monde a eu du bon temps. Une fois les invités partis et la maison lentement revenue au calme, Andrée, Louis et Antoine se détendent en relatant les événements les plus marquants de la réception. À la demande d'Andrée, Jeanne s'est jointe à eux.

Sous un ciel parsemé d'étoiles, la nuit tombe lentement au pied du Mont-Royal. L'air du soir est doux et léger. Antoine n'a nullement envie de reprendre la route à cette heure tardive. Habile à lire dans ses pensées, Andrée lui propose une chambre pour la nuit :

– Antoine, c'est demain dimanche et tu n'es pas pressé de rentrer. Reste. Après le petit-déjeuner, je suggère une randonnée à la montagne avec les enfants. Qu'en dis-tu? Jeanne voudra peut-être se joindre à nous...

– Quelle excellente initiative, réplique Antoine, sans hésitation. Je préviens Claire immédiatement afin que papa ne s'inquiète pas si je m'attarde jusqu'à demain.

– Et toi, Jeanne, que dis-tu de cette balade? L'air frais de la montagne nous fera du bien à tous, ajoute Andrée. Pourquoi ne pas te joindre à nous?

– J'accepte avec plaisir, dit gaiement la jeune femme.

* * *

Dès l'heure indiquée, tout le monde est au rendez-vous pour l'escalade du Mont-Royal. Même si la ville somnole encore, la journée s'annonce superbe. La troupe se met en branle à partir du versant sud, à l'angle de l'avenue des Pins et de la rue Peel. Elle emprunte la route qui serpente vers l'embranchement du chemin Olmsted – le nom évoque la mémoire de l'illustre architecte-paysagiste, Frederick Law Olmsted, concepteur de ce vaste réseau de sentiers sinueux menant jusqu'au sommet de la montagne.

Les trois enfants – Gabriel, Lucie et Virginie – ouvrent la marche, d'un pas alerte, le long du sentier, au pied de l'escarpement. Suivent Andrée et Jeanne. Louis et Antoine traînent derrière, engagés dans une conversation qui semble bien sérieuse. Dès le départ, Andrée attire l'attention sur d'élégantes résidences en pierre des champs, que de riches montréalais avaient jadis fait construire afin de s'éloigner du centre-ville industrialisé.

L'air du matin est saturé de doux parfums. Les rayons du soleil resplendissant envahissent la forêt et font briller de tous leurs feux les conifères en plein bourgeonnement. Une abondance de plantes variées se dissimule ici et là dans les sous-bois. Chacun savoure le calme paisible qui se dégage de la forêt sauvage. Ici, un couple âgé se tenant par la main... là, deux jeunes amoureux se bécotant sur un banc... ailleurs, deux gros chiens tenus en laisse par une bonne femme assez mal fagotée... plus loin, une bande de coureurs à pied, en sueur, descendent de la montagne.

Tout au long du parcours, Antoine surveille Jeanne. Cette femme rayonne de beauté! Antoine sait qu'il pourrait l'aimer. Il se sent un peu ridicule dans un accoutrement d'occasion tiré

de l'armoire à vêtements de Louis : un pantalon sport étriqué, un tee-shirt en coton trop long et des espadrilles démesurées. Tous ont ri de bon cœur de cet ensemble on ne peut plus inusité.

Pour se désaltérer, Andrée a eu soin d'emporter des gourdes d'eau qu'elle et les enfants portent en bandoulière et qu'on se passe au cours de la montée. Un premier arrêt s'impose au belvédère où flottent allègrement au vent les emblèmes de la ville de Montréal, du Québec et du Canada; symboles rappelant que même en ce lieu surélevé, les trois niveaux de gouvernement demeurent omniprésents. Le belvédère offre un coup d'œil spectaculaire sur le centre-ville : au loin se démarquent les rives du fleuve qu'enjambent les ponts Jacques-Cartier, Champlain et Victoria, et par-delà les nombreux gratte-ciel, s'étendent la plaine et les collines. Antoine profite de ce point de vue pour rappeler aux enfants que la beauté de ce lieu a tellement enchanté le découvreur du Canada, Jacques Cartier, qu'il le nomma Mont Royal, d'où découle le nom de Montréal.

Poursuivant leur montée vers le sommet, les baladeurs découvrent le charme insoupçonné qui se révèle à leurs yeux sur le versant oriental de l'escarpement : en contrebas, se dresse l'impressionnant monument en l'honneur de George-Étienne Cartier et, sur l'horizon où le fleuve zigzague à perte de vue, se démarquent le dôme du stade olympique et les grues de déchargement des navires. Encore une étape à franchir avant de boucler la boucle autour de la montagne et d'atteindre le lac aux Castors, l'endroit le plus fréquenté du parc. En route, Louis attire l'attention sur le sommet où se dresse la Croix du Mont-Royal, érigée en 1924 pour commémorer celle qui fut érigée en 1643 par le sieur de Maisonneuve. Il fait aussi remarquer deux autres repères historiques sur la droite : la tour de l'Université de Montréal et la coupole de l'Oratoire.

Épuisée mais grisée par l'effet de l'émerveillement, la troupe s'accorde enfin un moment de repos bien mérité sur les bords du lac, le temps de reprendre des forces avant d'entreprendre la descente jusqu'au point de départ. La randonnée, haute en valeur historique et esthétique, aura duré plus de trois heures.

Chapitre onze

Ravi de sa visite à Montréal, Antoine file à belle allure vers le manoir. Son séjour a été de courte durée, mais il est persuadé d'avoir été à la hauteur de la situation et de s'être bien comporté, surtout envers Jeanne. Depuis sa rencontre avec l'amie de sa sœur, il flotte sur un nuage, enivré par les charmes de cette femme. La fraîcheur étincelante de ses yeux bleus, la beauté éclatante de son visage, la douceur de son regard, tout le remue, tout lui travaille l'esprit. Comment donc a-t-elle pu le séduire ainsi? Ne la connaissant que depuis quelques heures à peine, il ne sait trop quoi en penser. Chose certaine, des désirs amoureux émergent du fond de son être et il en éprouve un curieux sentiment de sérénité et de bonheur.

Antoine savoure une autre satisfaction, soit celle de s'être senti à l'aise en compagnie de ses amis québécois. D'emblée, il s'identifia à eux. Et pour cause, puisqu'il est issu de la même souche ancestrale; il parle la même langue qu'eux et s'enrichit aux mêmes sources culturelles. Il a fréquenté les mêmes écoles, lu les mêmes auteurs, connu les mêmes maîtres à penser. Il n'est pas moins patriote qu'eux car ses ancêtres ont combattu autant que les leurs pour assurer l'épanouissement de la langue

et de la culture françaises dans son coin de pays. Mais alors, se demande-t-il, où est passée cette unité d'autrefois qui voyait les Canadiens français s'appuyer les uns les autres? Quels sont les motifs qui ont mené à ce triste éloignement? Certes, avec un peu d'imagination et de bonne volonté, ne pourrait-on pas en arriver à concilier nationalisme québécois et identité canadienne-française dans tout le pays?

Aussitôt rentré au logis, Antoine passe saluer son vieux père en prenant le temps de lui raconter, dans les moindres détails, les événements du voyage, s'attardant longuement sur sa rencontre avec Jeanne.

– Elle occupe un poste supérieur au siège de l'Organisation de l'aviation civile, à Montréal, dit-il. Depuis le décès de son père, elle est revenue de l'étranger pour se rapprocher de sa mère éprouvée.

– Tu sembles bien disposé envers cette femme, n'est-ce pas? Qu'a-t-elle de si remarquable?

– C'est une femme intelligente, ravissante et pleine de douceur. Je suis persuadé que je pourrais l'aimer et la rendre heureuse! Un jour, j'épouserai cette femme, ajoute-t-il sur un ton déterminé.

– Tu me sembles soudainement très sûr de toi, mon fils. Pourtant, dans les affaires du cœur, tu as toujours fait preuve de prudence, voire d'indécision.

– Oui, mais cette femme est différente!

– Alors, si tu es sûr de toi, je te conseille de ne pas attendre. Moi aussi j'ai intérêt à ce que tu trouves une compagne de vie... Je serais l'homme le plus heureux du monde, si vous me donniez un petit-fils, ajoute le patriarche.

– Ne va pas trop vite, père, de lancer le fils à la mine joyeuse. Elle n'est pas encore mon épouse!

– Alors, quand pourrai-je voir cet amour de ta vie? Tu connais le proverbe, n'est-ce pas? «Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud!»

– Aussitôt que possible, père. Je l'ai invitée au manoir et elle a accepté. Ce sera l'occasion de mieux nous connaître.



III
L'appel

Chapitre douze

Antoine reprend le chemin de l'entreprise avec une joie intérieure profonde. Son cœur est en liesse et ses pensées vont vers Jeanne. Mais la crise économique amorcée en 1980 – la plus grave depuis les années trente – fait toujours ses ravages dans l'économie canadienne et ramène rapidement Antoine à la dure réalité. La récession ne démord pas; elle affecte tous les secteurs d'activité, notamment ceux du pétrole et du bois. Le chômage ne cesse d'augmenter et le dollar amorce une dégringolade. Qui plus est, la flambée inflationniste fait encore grimper les taux d'intérêt.

Le portrait sombre de l'économie ne plonge pourtant pas Cornwall et sa région dans le marasme. De généreux programmes de subventions pour la construction et la rénovation d'installations publiques font baisser le chômage, du jamais vu depuis des années. Dernier bastion industriel de l'Est ontarien sur la frontière états-unienne, la ville attire de petites et de moyennes entreprises montréalaises qui craignent une éventuelle séparation du Québec. Brûlé & fils profite de cette situation géopolitique; l'entreprise voit son carnet de commandes déborder et ses travailleurs journaliers réembauchés.

Antoine a une autre raison de se réjouir. Durant ses absences, devenues fréquentes, l'entreprise s'en tire bien sans lui.

Lucien a répondu à son appel, faisant preuve de discernement dans les décisions quotidiennes relevant de son autorité. Il cherche par tous les moyens à démontrer que sa grossière erreur de jugement dans la question des coopératives de logements, qui a tellement fait souffrir son père, est chose du passé.

* * *

Confortablement installé dans son cabinet de travail à revoir l'échéancier des dépenses et des recettes hebdomadaires, Antoine est soudainement interrompu par un groupe de citoyens qui insistent pour le rencontrer. À leur tête, figure Arthur Bergeron, avocat bien en vue dans la région. Au nom d'un comité de représentants francophones, on vient lui faire part d'une décision collective prise en prévision du prochain scrutin municipal. La loi exige l'élection d'un maire et de son conseil tous les trois ans et la consultation approche à grands pas : le scrutin est fixé au 10 novembre.

Mécontent que la liste de candidats à la fonction de premier magistrat ne contienne aucun citoyen francophone, le groupe demande à Antoine de se présenter. Et, pour le convaincre, Bergeron fait miroiter une foule de raisons favorables et conclut en ces termes :

– Antoine, vous feriez un excellent maire, s'exclame-t-il. Ses collègues présents abondent dans le même sens, en acquiesçant de la tête.

– Chers amis, je suis honoré que vous songiez à moi pour cette prestigieuse fonction, mais que diable irais-je faire dans cette galère?

– Vous possédez toutes les qualités requises pour bien nous représenter, affirme Bergeron. Vous descendez d'une ancienne famille de la région; comme vous, votre grand-père a siégé au

conseil de ville durant de nombreuses années avant de devenir le premier maire francophone. Votre remise à flot de l'entreprise familiale n'a pas manqué d'audace. Et l'intérêt que vous portez au bien-être de la région n'est pas non plus passé inaperçu. Bref, nous estimons que vous avez ce qu'il faut pour attirer la faveur populaire.

– Mes amis, je ne m'attendais pas à une telle visite. Je ne sais trop quoi vous répondre.

– Antoine, songez au bien que vous pourriez accomplir. Vous êtes un homme d'action qui a confiance en l'avenir de la communauté. Vos interventions au conseil de ville sont bien accueillies, tant par les représentants anglophones que par les francophones.

– Je vous prierais, tout de même, de me donner le temps d'y réfléchir.

– Antoine, on vous demande de ne pas trop tarder, car l'élection s'en vient à grands pas. Il faut du temps pour préparer la campagne.

– Je vous promets une réponse lundi prochain!

Dès que le groupe a quitté l'établissement, Antoine demande à ne pas être dérangé. Il veut immédiatement s'accorder un temps de réflexion pour examiner toutes les conséquences d'une proposition qui le prend, à tout le moins, au dépourvu. Lorsqu'il est tiraillé par des décisions importantes à étudier, Antoine monte inmanquablement se terrer dans son pigeonnier, au-dessus de l'entreprise. Ce soir-là, il rentre très tard au manoir. Comme d'habitude, Claire l'attend avec un repas chaud. Bien qu'elle le trouve renfermé et songeur, elle n'ose pas engager la conversation : seulement un mot pour signaler que son père s'est senti fatigué toute la journée et qu'il s'est retiré tôt pour la nuit sans manger.

Après souper, Antoine s'installe devant le foyer et allume sa pipe, mais il ne tient pas en place. Agité, il se lève et arpente les corridors de la résidence. S'arrêtant longuement devant le portrait de son grand-père, au pied de l'escalier, il admire ce visage expressif, cet homme souriant et énergique qui resplendit dans son costume d'apparat. Antoine se sent soudain envahi par un doux frisson de bonheur. Il a envie d'aller réveiller son père et de lui annoncer la nouvelle. Il se ravise aussitôt, sachant fort bien comment le patriarche réagirait. Il décide plutôt d'enfiler un manteau sport et de sortir respirer l'air frais du soir. Un léger brouillard enveloppe les rives du Saint-Laurent. Il marche, perdu dans ses pensées. «Ai-je les qualités requises pour servir mes concitoyens? Et si je suis élu, mon existence sera chamboulée, de fond en comble. Qu'arrivera-t-il du commerce? Comment se tirera-t-on d'affaire sans moi?» Puis, ses pensées vont vers Jeanne. «C'est à peine si je la connais. Comprendra-t-elle mon désir de servir? Acceptera-t-elle de s'associer à mon destin?»

Côté cœur, Antoine sait très bien qu'il vient de trouver une perle rare. Il n'a aucunement l'intention de compromettre sa relation avec la femme qu'il adore et convoite comme épouse. Côté raison, l'offre demeure alléchante. Une telle occasion de servir ne se présente pas tous les jours. «Si je la refuse, ne vais-je pas abdiquer mes responsabilités de citoyen? Ne ferais-je pas preuve de lâcheté envers ma famille et mes compatriotes?»

Antoine se met à imaginer une direction dans laquelle il aimerait voir la cité évoluer. Jusqu'à maintenant, il s'est contenté d'appuyer, du bout des lèvres, les revendications de ses compatriotes. Par crainte d'indisposer sa clientèle anglophone, il n'a jamais voulu trop s'engager. Mais la conjoncture n'est plus la même maintenant. Antoine réfléchit tout haut. «Dans la foulée des débats sur l'avenir du pays, personne n'a le droit de

demeurer indifférent. Depuis la victoire des fédéralistes au référendum de mai dernier, une vaste consultation est lancée pour renouveler la fédération. La période que nous vivons est déterminante pour l'avenir des francophones de la diaspora! Par-delà les vieux clichés, les préjugés et les symboles, l'occasion ne serait-elle pas favorable pour faire progresser le débat vers plus d'égalité entre nos deux groupes linguistiques?»

Entraîné par une force intérieure irrésistible, Antoine sent la nécessité de s'engager. Bref, il se convainc qu'il doit accepter l'offre! La refuser serait faire preuve de lâcheté. «Soit! Allons-y! Grand-père n'est-il pas passé par là? Il saura m'éclairer. Et Lucien, avec son équipe, trouvera le moyen de se tirer d'affaire sans moi.»

Antoine pense maintenant à Jeanne, celle qu'il désire revoir plus que tout.

Chapitre treize

Antoine attend l'arrivée de Jeanne d'un moment à l'autre. La joie de la retrouver lui réchauffe déjà le cœur. La fin de semaine s'annonce splendide. Dès qu'il aperçoit sa flamme au loin, l'amoureux agite une main en signe de bienvenue. La voiture de Jeanne tourne autour du rond-point pour venir s'arrêter sous la porte cochère. La jeune femme descend et Antoine va immédiatement vers elle.

– Jeanne, te voilà enfin! Je suis tellement heureux de te revoir, lance-t-il en lui couvrant les deux joues de doux baisers.

Leurs regards se croisent. Les yeux bleus de Jeanne sont étincelants de fraîcheur et son visage demeure toujours aussi séduisant. Elle porte une robe qui lui va à merveille, mais elle ne cache pas une certaine tension, voire une nervosité. Antoine cherche aussitôt à la rassurer par des paroles bienveillantes :

– Tu as fait bonne route, j'espère. Tu n'as pas eu trop de difficulté à repérer l'endroit?

– Aucune! Je connais cette région pour y être déjà venue avec Andrée. Ce lieu est toujours aussi ravissant.

– Entrons, Claire a préparé une chambre pour toi avec vue superbe sur le fleuve. Après le déjeuner, si tu le veux, nous irons nous promener dans les bois avoisinants.

L'après-midi venu, les amoureux effectuent une longue randonnée. La région a revêtu son manteau automnal : les feuilles mortes jonchent le sol humide, le foin jauni dégage une agréable odeur et les hautes futaies d'élégants sapins bleus se démarquent des bois environnants. Jeanne et Antoine se promènent dans un lieu classé réserve naturelle. Il s'agit d'un domaine privilégié pour les oiseaux migrateurs, les plantes aquatiques et toute une bande de hardis mammifères, tels le renard argenté et le castor. Les paysages enchanteurs fusent de partout et Jeanne est en admiration devant une nature aussi sauvage. Tout l'émerveille : les abris de castors, les myriades de flèches d'eau, les branches d'osier et les quenouilles épanouies. À tout moment, le couple s'arrête pour admirer les bandes d'outardes dans le ciel clair, ou encore pour observer le grand héron vert qui paresseusement s'éloigne en rasant le sol.

«L'endroit est vraiment magnifique!» Cette exclamation de Jeanne et sa présence rendent Antoine heureux, comme il ne le fut jamais auparavant. Elle lui apporte calme et sérénité; lui fait oublier ses calculs, ses soucis et ses tracas de tous les jours. Antoine regarde Jeanne tendrement. En s'approchant d'elle, il l'attire vers lui. Elle tremble légèrement mais n'offre aucune résistance. Le doux souffle de ses lèvres effleure son visage. Il l'enlace par la taille et sent son cœur battre au rythme du sien. Les joues de Jeanne sont rouges de plaisir. Il la devine heureuse et la couvre de longs et doux baisers sur le front, les joues et les lèvres.

Pour célébrer la venue de Jeanne, Antoine donne une soirée. Parmi ses invités se trouvent des représentants du monde des affaires, ses camarades de jeunesse, ses amis de chasse et quelques collègues de travail, ainsi que leurs conjoints. Claire n'a rien laissé au hasard. Les jolis pots de plantes vivaces et les

jardinières de fleurs fraîches, qu'elle a disposés ici et là dans la résidence, répandent un agréable parfum. Dans le grand salon, le feu pétillant du foyer dégage une atmosphère pleine de gaieté.

Des domestiques engagés par Claire apportent une aide précieuse dans la préparation d'un superbe buffet. Même Thomas se met de la partie en faisant un effort suprême pour venir saluer les convives. Dès qu'il aperçoit Jeanne, il s'empresse d'aller vers elle :

– Chère amie, soyez la bienvenue dans notre demeure. La jeune fille d'autrefois est devenue une très jolie femme, à ce que je vois!

– Merci, Monsieur Brûlé. Je suis tellement heureuse de vous revoir. Et cet endroit est toujours aussi ravissant!

– Jeanne, mon fils n'a que des compliments à faire à votre égard.

– Antoine est un parfait gentilhomme. En cela, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau!

Thomas attire l'invitée un peu à l'écart afin de lui glisser ces quelques mots à l'oreille :

– Je crois que mon fils est épris de vous, Jeanne. Vous lui faites tourner la tête! Depuis qu'il vous connaît, il ne cesse de formuler des éloges à votre sujet.

– Votre fils est un homme charmant, Monsieur Brûlé. Il est chaleureux et plein de finesse. J'ai énormément d'affection pour lui.

– Saviez-vous qu'on vient de le pressentir pour briguer les suffrages lors des prochaines élections municipales?

– Non, père, elle l'ignore, intervient Antoine qui surgit à leurs côtés. Je t'avais pourtant demandé de ne pas dévoiler cette affaire.

– Mais de quoi s'agit-il au juste, insiste Jeanne.

– J’attendais le moment opportun pour t’en parler, mon amie. Je ne croyais pas mon père aussi bavard! On veut que je me présente à la mairie aux élections qui s’en viennent.

– Mais c’est merveilleux, réplique-t-elle. Tu ferais un excellent maire. J’en suis persuadée. Tu es travailleur, énergique et tenace, sans compter qu’avec ton charme irrésistible, le vote féminin te serait acquis d’avance.

Antoine est ravi de cette réponse enthousiaste. De toute évidence, cette femme est un ange venu du ciel pour le guider en politique. Leurs regards se croisent amoureusement. Il n’en faut pas plus pour que la soirée s’écoule de façon agréable. La bonne humeur est au rendez-vous et l’amour apparaît évident. Jeanne est éblouissante et se sent parfaitement à l’aise avec tout le monde. Polie, courtoise et gracieuse, elle n’éprouve aucun ennui en compagnie de cette élite provinciale. Mieux encore, elle cherche à se renseigner sur tout : leurs intérêts, leurs habitudes, leurs joies, leurs plaisirs.

Une fois les derniers convives partis et le calme rétabli, les deux tourtereaux s’installent devant le foyer et regardent les braises s’éteindre lentement. Antoine rompt le silence :

– Jeanne, tu as été merveilleuse ce soir. Bien que tous ces gens ne soient pas tes amis, tu semblais parfaitement à l’aise en leur compagnie. Je voudrais tellement que ta visite se prolonge, voire qu’elle ne s’achève jamais, poursuit-il en fixant les jolis yeux bleus de sa compagne.

– Antoine, je me sens si bien ici.

– Chère Jeanne, ai-je besoin de te confier qu’après ton départ, je vais me retrouver bien seul? T’avouerais-tu que depuis notre première rencontre tu es constamment dans mes pensées?

– Antoine, moi aussi, j’ai été attirée vers toi dès les premiers instants. J’ai senti en toi un être exceptionnel.

– Oh, Jeanne, il est important que tu saches ce que mon cœur ressent pour toi! Je... je... je t’aime!

En disant cela, Antoine s'est rapproché de Jeanne pour mieux la fixer et prendre ses mains, toutes chaudes, dans les siennes.

– Antoine, moi aussi j'éprouve de profonds sentiments à ton égard.

– Jeanne, continue-t-il, je voudrais partager ma vie avec toi... avoir des enfants de toi... te rendre heureuse.

– Mais ne penses-tu pas que nous devrions apprendre à mieux nous connaître avant de nous engager aussi rapidement dans cette voie. Je propose plutôt que nous continuions à nous voir en laissant l'avenir dicter nos prochains pas.

Antoine est déçu de la réaction de Jeanne. Elle n'a pas su répondre à l'appel de son cœur. Il aurait tellement voulu lui en dire davantage, lui clamer à quel point il désire partager sa vie, son avenir, son destin. Depuis l'instant où il l'a rencontrée pour la première fois, il est follement amoureux d'elle. Et il se jure qu'il l'épousera un jour!

Chapitre quatorze

Trois semaines avant le vote, la campagne électorale bat son plein. Quatre candidats briguent les suffrages. Pour Antoine, le combat s'annonce ardu et la victoire loin d'être acquise. Le maire sortant a bien fourbi ses armes : il en est à son troisième mandat.

Ravis qu'Antoine ait répondu à leur appel, Bergeron et son équipe sont persuadés qu'il a d'excellentes chances de l'emporter. Ils n'hésitent donc pas à tout mettre en œuvre pour assurer son élection. Antoine pose cependant une condition à sa candidature : garder la haute main sur les orientations à proposer aux électeurs. Sa tête foisonne d'idées et il a l'intention de les énoncer au cours de la campagne. En revanche, Bergeron a carte blanche en tout ce qui a trait aux efforts de promotion de l'aspirant à la mairie.

La ville de Cornwall abonde en annonces publicitaires soulignant les traits distinctifs d'Antoine Brûlé : sa jeunesse, sa maîtrise des deux langues, son expérience du monde des affaires et son engagement communautaire. Ses partisans lui pavent la voie pour qu'il rencontre les électeurs. Détendu, énergique et modeste, Antoine-le-candidat ne rate aucune occasion de se rapprocher de la population. On le voit partout, depuis les assemblées contradictoires jusqu'aux chantiers de construction, en passant par les usines et les places publiques.

Antoine se présente comme le candidat du changement. Il se fait rassurant, prône les valeurs fondamentales et les traits dominants qui ont façonné la cité au cours des années. Ces caractéristiques, il les définit comme étant celles d'une communauté active, distincte, bilingue, unique, riche en patrimoine historique et foisonnante d'entreprises, petites et moyennes. Il modifie ou ajuste son discours en tenant compte des intérêts spécifiques de ses auditeurs. Lorsqu'il s'adresse aux francophones, par exemple, il propose une union étroite entre les citoyens et leurs représentants, afin d'améliorer les services offerts en français. « Dans la foulée des politiques de l'État provincial favorable à l'épanouissement de la langue française, revendiquons tous nos droits en tant que minoritaires », clame-t-il avec vigueur.

Le candidat à la mairie poursuit en ces termes : « Invitons nos amis anglophones à s'identifier à notre culture, à l'aimer, à l'apprécier comme une des valeurs essentielles à notre identité nationale. Les derniers sondages ne démontrent-ils pas que les Canadiens sont favorables à l'épanouissement des communautés linguistiques minoritaires? » Et, il ne rate jamais une occasion de souligner ses bonnes relations avec les anglophones.

Lorsqu'il se présente devant les gens d'affaires, il insiste sur la nécessité de dresser une stratégie économique à long terme et d'élaborer des mesures appropriées pour la réaliser. « Sise sur les bords du fleuve Saint-Laurent, notre cité doit retrouver sa vocation maritime, celle qui lui revient de plein droit », affirme-t-il avec enthousiasme. Et il enchaîne aussitôt : « Avec l'appui des divers niveaux de gouvernement, je m'engage à tout mettre en œuvre pour accroître l'activité commerciale le long du littoral par le développement d'une infrastructure portuaire en mesure d'accueillir les navires océaniques. Les répercussions de ce projet seront considérables pour l'ensemble de la région. »

Plusieurs électeurs réagissent bien aux orientations énoncées par Antoine. Ils réclament, eux aussi, le changement et admirent le dynamisme du candidat francophone à la mairie. Mais les sondages ne reflètent pas la même réalité. À quelques jours du scrutin, Antoine et le maire sortant se retrouvent coude à coude dans les intentions de vote, avec un pourcentage d'indécis particulièrement élevé. Antoine ne se décourage pas pour autant. Pour l'emporter, il doit cependant obtenir la majorité du vote francophone. Or, au cours des derniers scrutins, le maire sortant l'a toujours emporté en ce qui a trait au vote canadien-français. Lui aussi se réclame d'une vieille famille normande, même si elle s'est anglicisée au fil des années : Monsieur le maire et sa famille sont incapables de s'exprimer en français.

Dans l'intention de sortir de l'impasse, Antoine décide d'assener un grand coup lors d'un débat. Il s'en prend à la politique du maire sortant en matière linguistique. « Que le maire vienne nous dire qu'il est incapable de favoriser l'utilisation du français à l'hôtel de ville, à défaut d'argent, cela relève tout simplement de l'hypocrisie », lance-t-il. « Mais, plus sérieux encore est son admission qu'en vertu de la Loi sur les municipalités, il est incapable de reconnaître officiellement le caractère bilingue de notre ville. Cela est entièrement faux », clame Antoine. « Le maire n'a qu'à se référer à la Partie 7 de la Loi sur les langues officielles, pour adopter un règlement reconnaissant des droits et privilèges égaux aux deux langues officielles. Selon cette loi, tout Canadien a le statut de citoyen à part entière. »

Antoine n'hésite pas à se faire plus précis en invitant le maire à se reporter aux dispositions constitutionnelles en matière linguistique, telles qu'énoncées dans la Charte canadienne des droits et libertés et sur le point d'être approuvées par le

Parlement canadien. Ces dispositions permettent d'octroyer un statut bilingue à une municipalité. À cet égard, Antoine martèle son message adroitement : « Chers amis, songez aux avantages qu'un tel statut apporterait à la région. En vertu de ce règlement, Cornwall ne manquerait pas d'attirer la faveur des milieux politiques et scientifiques, en plus de connaître un essor sans précédent. En outre, la cité offrirait un visage de plus grande ouverture sur le monde. »

Antoine n'est pas sans savoir que le sujet est très délicat pour certains éléments de la population, notamment *The Alliance for the Preservation of English in Canada*¹ qui refuse catégoriquement de reconnaître à la ville un statut bilingue. Il demeure néanmoins convaincu que sa proposition plaira à la majorité qui ne demande pas mieux que justice soit faite et que la paix sociale d'autrefois revienne définitivement dans la région. À son étonnement, le public applaudit ses propos et ses paroles font la une des journaux locaux.

Au soir du 10 novembre, c'est avec grande joie qu'Antoine apprend que la population lui a fait confiance, même si la victoire est acquise de justesse. Somme toute, l'électeur a senti qu'il avait un jeune prétendant empressé de servir. En ayant soulevé la question linguistique, comme agent de progrès et non de division, Antoine Brûlé s'est fait le porte-parole des aspirations de l'ensemble de la communauté.

Jusque tard dans la soirée, amis et supporteurs ont le cœur à la fête. Du quartier général, ils défilent en direction de l'hôtel de ville où une foule enthousiaste acclame l'heureux élu.

1. L'Alliance pour la préservation de l'anglais au Canada.

Chapitre quinze

A peine installé dans ses nouveaux locaux de l'hôtel de ville, le maire reçoit un appel téléphonique. À l'autre bout du fil, Claire le prie de rentrer immédiatement chez lui : « Venez vite, dit-elle d'une voix désespérée, votre père vient de subir un sérieux malaise cardiaque. Il désire vous voir. Selon le médecin, il n'en a plus pour longtemps... »

Antoine se retrouve rapidement au chevet de son père. Avant qu'il s'approche du lit du vieillard, le médecin lui a fait entendre que l'émotion causée par sa victoire est fort probablement la raison de la rechute de son père : « Son cœur bat très faiblement, lui murmure-t-il à l'oreille. Il a peu de temps à vivre, tout au plus quelques jours. »

Dès que Thomas voit Antoine, il lui fait signe de s'approcher.

– Viens tout près, soupire-t-il. Je suis si fatigué. Je peux à peine bouger. Je crains que mon heure soit venue! Bientôt il sera temps de m'endormir pour de bon.

– Taisez-vous, père. Ne dites rien, économisez vos forces.

– Prends mes mains, Antoine, ton courage me fortifie. Je peux maintenant me reposer, sachant que tu es là qui veilles.

– Oui, oui, je suis là, je le serai toujours.

– Sache que je suis tellement fier de toi. Tu vas faire un excellent maire. Et n'oublie pas que de là-haut, je veillerai sur toi. Ne crains rien!

Antoine n'arrive pas à trouver les mots de réconfort. Son visage est baigné de larmes et il ne cherche pas à les réprimer. Le fils passe la soirée avec le père. Dans un profond silence, l'un et l'autre se disent adieu sans prononcer une parole. Andrée, Lucien et les enfants viennent aussi saluer le patriarche en train de s'éteindre doucement. Et le curé du village est là qui veille et lui administre les sacrements. Thomas rend son dernier soupir au milieu de la nuit.

* * *

L'église du village est bondée. Les gens viennent de partout rendre un dernier hommage à ce pionnier qui sut généreusement contribuer au progrès de l'Ontario français. Au milieu d'une foule recueillie, Antoine éprouve un instant de bonheur lorsqu'il aperçoit Jeanne aux côtés d'Andrée et des enfants.

Sous une pluie fine, le cortège accompagne la dépouille jusqu'au cimetière où Thomas est enseveli dans le caveau familial, à côté de sa chère Émilie. Après la cérémonie, parents et amis se retrouvent au manoir pour un léger goûter. Même s'il fait de son mieux pour afficher une mine rassurante, au fond de lui-même, Antoine éprouve une grande tristesse. Depuis son retour au manoir, il a mis toute sa confiance en Thomas... qui n'est plus. Il étouffe, il a besoin d'aller respirer l'air frais. Avec Jeanne à ses côtés, il descend vers la rivière.

– Merci d'être là, Jeanne. Ta présence me réconforte. Tu ne peux pas savoir combien papa va me manquer. Je viens de perdre mon meilleur ami, tu sais.

– Oui, je connais l'admiration que tu éprouvais pour lui.

– Il me faisait entièrement confiance. Depuis mon retour au foyer, il avait perdu son attitude condescendante à mon égard. Chaque soir, dès mon retour, j'allais m'entretenir avec lui, à cœur ouvert, librement.

– Antoine, je connais la douleur que tu vis en ce moment. Moi aussi j'ai perdu mon père, il y a déjà plusieurs années. Et encore aujourd'hui, la blessure n'est toujours pas cicatrisée.

– Maintenant qu'il n'est plus, j'ai besoin de ta présence plus que jamais, Jeanne.

– Tu peux compter sur moi, Antoine; je ne t'abandonnerai pas. Je t'aime trop pour cela.

À ces mots, elle se jette dans ses bras, l'enlace et laisse reposer sa tête sur son épaule, lui démontrant ainsi combien elle partage son épreuve, sa souffrance. Après un long moment de silence, ils remontent retrouver les parents et amis.

* * *

Antoine assume son deuil et reprend ses activités. Il est déterminé à prouver que son désir de changement n'est pas vaine promesse électorale lancée dans le feu de l'action pour se faire élire : il retrousse ses manches et s'attelle au travail.

Au niveau national, le climat est en train de se détériorer et risque d'avoir des retombées néfastes en matière linguistique, à l'échelle locale. En effet, Trudeau a du mal à convaincre ses homologues provinciaux d'approuver les modifications constitutionnelles proposées : il s'entête à vouloir rapatrier la constitution sans leur adhésion. De plus, il est incapable de convaincre Bill Davis, le Premier ministre de l'Ontario, d'enchâsser dans la constitution des droits pour la minorité francophone identiques à ceux dont jouissent les Anglo-Québécois et les Acadiens.

À Cornwall aussi, des voix discordantes s'élèvent contre la mise en place de mesures reconnaissant le principe d'égalité entre les deux groupes linguistiques. Devant une majorité de membres du conseil qui refusent d'approuver un règlement accordant à la ville un statut bilingue, Antoine n'a d'autre choix que d'accepter un compromis; la langue française sera

reconnue et utilisée dans les institutions relevant de la municipalité. Dorénavant, les membres du conseil pourront s'exprimer dans la langue de leur choix, les documents seront rédigés dans les deux langues et les employés seront libres de travailler dans l'une ou l'autre langue. Quant aux gestionnaires impliqués dans la prestation de services à la clientèle, ils devront être en mesure de maîtriser les deux langues. Bien malgré lui, le maire apprend que, faire des promesses en période électorale et les réaliser sont deux choses fort différentes! Il n'est quand même pas déçu : ses directives vont dans le sens réclamé par la majorité.

En matière économique, même constat. Là aussi, il doit mettre de l'eau dans son vin : la création d'un port modernisé, véritable fer de lance d'une reprise, n'aura pas lieu. Cette fois, l'opposition vient du milieu des affaires hors région : trop de collectivités riveraines concurrentes éprouveraient de sérieux ennuis si le projet allait de l'avant. Il faut aussi tenir compte des Amérindiens d'Akwesasne, détenteurs d'une myriade d'îles le long du littoral, qui sont en mesure de faire dérailler l'initiative, en insistant pour être partie prenante aux négociations. Hydro-Ontario est un autre trouble-fête qui refuse d'alimenter le futur port en électricité à des tarifs préférentiels. Or cela demeure une condition essentielle à la rentabilité d'une entreprise de ce genre.

Antoine ne se décourage pas pour autant. Il propose un projet de remplacement qui consiste à aménager l'ancien port abandonné depuis l'ouverture de la voie maritime : le chenal en aval de la cité sera élargi et approfondi pour accueillir les porte-conteneurs et la marchandise en vrac. Hydrocarbures, pâtes et papiers, argile, sel, tourbe, rebus de métaux, tout sera reçu ou expédié en grosses quantités par voie de mer via le Saint-Laurent.

Malgré des journées d'activité débordante et souvent frustrante, Antoine n'a de pensées que pour Jeanne. Depuis la mort de Thomas, il éprouve un incessant besoin de la revoir. L'amour de cette femme vient combler un grand vide dans son cœur encore triste et vulnérable. Il se hâte donc de la retrouver à la fin de chaque semaine. Tantôt il se rend en visite à Montréal, tantôt elle vient au manoir. Emmitouflés dans leurs vêtements chauds, ils se promènent dans les sentiers battus en bordure du marais.

L'hiver est aux portes : air froid, contrée plongée dans d'épais brouillards. Blottis autour du foyer durant des soirées entières, les amoureux apprennent à souder leurs cœurs. Antoine n'a maintenant aucune crainte d'effrayer sa compagne en soulevant l'idée de mariage. Il lui a d'ailleurs fait l'amour dans un moment d'extase; quel bonheur de s'éveiller auprès de sa bien-aimée, de sentir son corps entrelacé au sien, d'entendre leurs cœurs battre à l'unisson! Quel envoûtement de sonder ces yeux étincelants de lumière et de sérénité! Quel doux parfum que cette chair ensorcelante encore endormie!

Pour tisser des liens de famille encore plus étroits, Antoine invite Jeanne et sa mère à venir passer les fêtes de Noël et le jour de l'An au manoir.

IV

L'heureux destin

Chapitre seize

Durant la nuit la neige, qui n'a cessé de tomber, transforme le paysage de la vallée en un tapis tout blanc. Comme d'habitude, levé à l'aube, Antoine sort faire sa promenade. Le souffle du vent froid balaye la région et transperce ses vêtements. Après avoir examiné le dégagement du chemin qui mène à la résidence, il se dirige vers la rivière. Ses amis les canards se sont envolés, les poules d'eau se terrent et les mouettes ne volent plus. Le long de la berge apparaît une légère couche de glace et, du milieu du chenal jaillit une épaisse brume qui s'effile, telle une laine de surface, dissimulant les montagnes au delà du fleuve.

À l'intérieur règne un climat d'hospitalité. Ces journées en présence de Jeanne et de Madame de Repentigny, Antoine les veut belles, pleines de chaleur. On ne ménage rien pour rendre agréable leur séjour à la campagne. Un grand sapin bleu paré d'ornements et magnifiquement illuminé domine le grand salon tout en l'imprégnant d'un agréable parfum. Touffes de gui, feuilles de houx et guirlandes de fleurs déposées ici et là sèment partout la gaieté. De grosses bûches dans la boîte à bois bien garnie servent à alimenter le feu dans la cheminée.

Claire ne laisse rien au hasard. Elle veille à ce que les invitées soient confortablement hébergées et ne manquent de

rien. Les meubles, les cuivres, l'argenterie, tout reluit. D'élégants fauteuils et canapés sont disposés avec goût dans le grand salon autour du foyer et dans les autres pièces. Sur les murs, une collection de tableaux d'artistes canadiens, d'objets d'art et de pièces uniques appartenant à la famille, concourent au plaisir des yeux.

À l'étage, depuis qu'Antoine occupe la chambre de son père, la sienne à été retapissée et redorée afin d'accueillir Madame de Repentigny. Un plancher soigneusement ciré, des rideaux en toile, une étoffe de lit aux vives couleurs, ainsi qu'un joli tapis contribuent à embellir la pièce. Des gerbes de fleurs variées déposées sur la table de toilette et sur l'armoire à linge dégagent de doux arômes. Quant à Jeanne, elle se sent chez elle dans la chambre qu'occupait autrefois Andrée. Depuis son premier séjour au manoir elle l'a faite sienne. De sa fenêtre, la vue sur le fleuve lui offre un spectacle majestueux qui ne cesse de l'émouvoir.

Pour débiter les célébrations, Antoine accompagne ses invitées à la traditionnelle messe de minuit au village. Depuis un certain temps, dans sa tête mûrit un coup qu'il brûle d'exécuter. À l'offertoire, alors que le prêtre lève la patène servant à l'oblation du pain, discrètement, il souffle à l'oreille de Jeanne :

– Jeanne m'aimes-tu toujours?

– Oui, Antoine, tu le sais bien, je t'aime plus que tout au monde.

– Jeanne, voudrais-tu devenir ma femme un jour?

– Oui Antoine, tu le sais bien, je serais ravie d'être ta femme.

À ce moment, sans trop attirer l'attention, Antoine prend la main gauche de Jeanne, l'attire vers lui en glissant à son annulaire une bague rehaussée d'un superbe diamant et il murmure tout bas :

– Dorénavant tu es ma fiancée!

Esquissant un grand sourire d'émerveillement, suivi d'un regard sur sa bague, Jeanne regarde Antoine à la dérobée, posant un tendre baiser sur sa joue.

Malgré ces effusions spontanées entre les deux amoureux, Madame de Repentigny reste absorbée dans ses prières.

Une fois de retour au manoir, lorsqu'on passe à table pour le réveillon, Claire aperçoit la pierre brillante au doigt de Jeanne; elle saisit aussitôt ce qui s'est passé.

– Jeanne, mais qu'est-ce que je vois! s'exclame-t-elle de surprise et d'admiration.

– Rien ne vous échappe, n'est-ce pas Claire. Nous venons de nous fiancer à l'église, répond-t-elle, toute rayonnante de joie. Antoine attendait à demain pour le signaler à la famille.

Madame de Repentigny s'approche aussitôt pour admirer le diamant et enlace sa fille. Elle va vers Antoine et l'embrasse tendrement.

– En voilà une belle surprise, mon cher Antoine, dit-elle, en le fixant au fond des yeux.

– Votre fille est l'amour de ma vie, Madame, et j'avais hâte de le lui manifester. Allons, fait-il, qu'attendons-nous! Fêtons maintenant. Que diriez-vous d'une coupe de champagne?

– Quelle bonne idée, s'empresse de répondre Madame de Repentigny.

– Claire, je vous prie, restez avec nous, réclame Antoine. Ce n'est pas la première fois que vous assistez à des fiançailles au manoir, n'est-ce pas?

– Non! J'y étais lorsque vos parents se sont fiancés.

– Racontez, alors!

– Ils s'aimaient tellement et les deux familles approuvaient entièrement ce mariage. Aujourd'hui, quand je vous vois tous les deux, cela me revient à la mémoire. Jeanne me fait vraiment

penser à votre mère; la même gentillesse, la même douceur et le même bonheur de vivre.

– Madame de Repentigny, reprend Antoine, vous ne le savez peut-être pas, mais Claire habite avec nous depuis plus de cinquante ans. C'est Jean-Baptiste, mon grand-père, qui l'a embauchée lorsqu'elle était encore adolescente. Et quand maman est décédée, c'est Claire qui nous a pris en charge, comme si nous étions ses enfants.

– Quel dévouement, interrompt Madame de Repentigny, avec une légère pointe d'ironie. Mais Claire, vous n'avez jamais songé à vous marier et à avoir vos propres enfants?

– Oui, Madame. Bien sûr, comme toute jeune fille. J'ai même reçu des demandes, confie-t-elle avec une juste fierté. Mais je les ai toutes rejetées.

– Pourquoi donc? réplique Madame de Repentigny.

– J'étais jeune et la famille a toujours été pleine d'égards envers moi. Monsieur et Madame savaient recevoir et ont insisté pour que je prenne des leçons à un institut d'art culinaire à Montréal.

– Ah! Maintenant, je comprends pourquoi vous êtes si douée à la cuisine, d'affirmer Madame de Repentigny.

– C'est vrai, j'ai toujours aimé mijoter de bons plats. Et après le départ de la mère d'Antoine, j'ai compris que ma vie était auprès de Monsieur Thomas et de ses enfants.

* * *

Jour de Noël au manoir : occasion rêvée de se serrer les coudes. C'est ainsi que l'auraient voulu Thomas et Émilie. Tout le monde est au rendez-vous : Andrée et Lucien avec conjoints et enfants. Madame de Repentigny semble heureuse de faire leur connaissance, néanmoins, en présence de tout ce monde,

elle se sent quelque peu gênée. Noël étant la fête des petits, on se réunit autour de l'arbre pour la remise des cadeaux. Les exclamations de surprise et d'étonnement fusent de partout. Ensuite, on se dirige vers la salle à manger pour le traditionnel souper à la dinde, suivi de gourmandises froides et de desserts glacés. Même si la nouvelle s'est vite répandue, à la fin du repas Antoine insiste pour officiellement annoncer ses fiançailles.

– Et le mariage, c'est pour quand? demande Andrée, pleine d'entrain.

Tous abondent dans le même sens en voulant connaître la date du grand jour.

– Jeanne et moi devons en discuter, se contente-t-il de répondre, un peu sèchement.

– Assurément au cours de l'été, reprend aussitôt Jeanne, avec enthousiasme.

La nouvelle des fiançailles se répand rapidement dans la région et les bavardages vont bon train. Qui donc est cette personne que le maire va épouser? Les opinions sont partagées. Les mauvaises langues veulent savoir pourquoi le maire ne crut pas bon de choisir une femme d'ici, tandis que d'autres préfèrent attendre de connaître cette jeune Montréalaise avant de se prononcer. Pour mettre fin aux cancans, Antoine fait paraître un bref communiqué, annonçant ses fiançailles à Jeanne de Repentigny, précisant que le mariage serait célébré au cours de l'été.

Le Bal de la veillée du jour de l'An, événement social très attendu dans la région, réunit des députés, des maires de villages voisins, des gens d'affaires, des éducateurs et des membres de sociétés et de confréries qui viennent célébrer la Nouvelle Année.

L'occasion est propice pour présenter Jeanne. Dans la grande salle d'un hôtel du centre-ville, au bras de son fiancé, Jeanne fait son entrée. Elle ne passe pas inaperçue. Sa beauté

et son élégance soulèvent l'admiration. Sa robe de soie rose vif décolletée attire les regards. Devant tous ces gens qui, pour la plupart, lui sont inconnus, Jeanne éprouve du mal à contrôler son émotion. Mais Antoine est là : par des paroles rassurantes, il lui redonne confiance :

– Ne crains rien, ma chérie. Tu vois, déjà on t'admire, ajoute-t-il, bien qu'il se rende compte que Jeanne ne fait pas l'unanimité de l'assemblée.

Une fois que les convives ont pris place à table, l'adjoint du maire réclame la parole et propose un toast en l'honneur des fiancés, leur souhaitant bonheur et longue vie. Ne tarissant pas d'éloges envers la loyauté et le dévouement du maire, il formule le vœu que Jeanne trouve parmi eux l'amitié et le bonheur.

Visiblement ému, Antoine cherche les mots justes pour traduire ses sentiments :

– Vous... vous me comblez, dit-il d'une voix timbrée. Je suis extrêmement sensible à ce geste de reconnaissance, ainsi qu'à l'honneur de représenter cette magnifique cité. Et la marque d'affection que vous nous manifestez, à Jeanne et à moi, nous remplit de joie. Je vous annonce que le mariage sera célébré le 25 juin prochain.

Dès que sonne minuit, les hourras, les accolades et les souhaits de bonne année jaillissent de toute part. Ensuite, on invite Jeanne et Antoine à ouvrir le bal au rythme d'une valse de Strauss. Toute la nuit durant, on fait la fête. On danse et on s'amuse dans un climat de convivialité et de bonne entente.

Chapitre dix-sept

Après les réjouissances de fin d'année, la vie reprend son cours normal. Antoine n'est visiblement plus le même. Ses fiançailles l'ont transformé. Jamais ne le vit-on aussi heureux. Sur son visage s'expriment joie et allégresse. Aux réunions du conseil, ses collègues le trouvent calme et détendu. Et lorsqu'il apparaît en public, il est plus à l'aise, plus accessible, plus patient. Jeanne a regagné Montréal, mais elle est au cœur de sa vie. Il l'aime à la folie. Après être rentré au foyer le soir, avec l'aide de Claire, il songe aux préparatifs du mariage.

* * *

Le travail reprend quand même ses droits et plusieurs questions ne souffrent plus de retard. Donnant suite aux projets de changements destinés à améliorer les services en français, Antoine lance une campagne publicitaire afin de sensibiliser la population en invitant les francophones à utiliser davantage leur langue à l'extérieur du foyer. Conditionnés à trop souvent parler anglais dans leurs échanges commerciaux, d'aucuns ont du mal à s'ajuster aux nouvelles dispositions. Antoine ne cesse de rappeler à ses compatriotes : « Pourquoi nous battre pour un droit aussi fondamental si nous refusons d'en faire usage? »

Entre eux, les commissaires anglophones grognent. Où le maire compte-t-il trouver l'argent pour administrer un tel programme? Ne pourrions-nous pas utiliser ces montants à de meilleures fins? Et au sujet de la reprise économique, qu'advient-il de sa promesse d'élargir le chenal et de réaménager le vieux port pour accueillir les bateaux conteneurs? N'étaient-ce que belles paroles en temps d'élections? rouspètent-ils.

Sur la question du français, le maire n'en démord pas. Il va de l'avant. Profitant d'une rencontre avec des représentants de l'Association Saint-Jean-Baptiste en visite dans la région, il rappelle le chemin parcouru et les enjeux en cause. Signalant l'ouverture de plusieurs écoles de langue française et l'augmentation du nombre de citoyens nés de parents francophones, il considère, néanmoins, que ces données sont trompeuses. «Notre langue demeure encore contenue dans les limites de nos foyers, soutient-il. Trop de compatriotes succombent à l'anglicisation et refusent d'utiliser le français dans leurs rapports sociaux. Cela n'a pas sa raison d'être. Et même si nos efforts pour renverser la tendance donnent des résultats, beaucoup reste à accomplir.» Il termine en formulant le souhait que les Franco-Ontariens, comme les Québécois, puissent pleinement contribuer à l'épanouissement de la vie française au Canada.

Antoine Brûlé demeure infatigable. Il se rend dans la capitale fédérale rencontrer la ministre responsable du Patrimoine en vue de réclamer son appui. Au siège du Parlement, on est bien au fait de ses efforts pour améliorer le sort de la langue française. La réception qui lui est réservée présage d'heureux résultats. Pleine d'égards au sujet de son travail en vue de redonner un nouvel élan à la dualité linguistique, la ministre promet une généreuse contribution. Et espérant voir d'autres municipalités s'inspirer de cet exemple, elle émet un communiqué, accompagné d'une photo du maire et d'elle-même.

Voulant battre le fer pendant qu'il est chaud, Antoine Brûlé réclame un deuxième rendez-vous, avec le ministre des Transports, cette fois-ci. Il veut lui expliquer l'intérêt de sa communauté envers l'expansion de la Voie maritime dans la section internationale du fleuve. « Depuis son ouverture en 1959, le trafic sur la grande rivière a plus que doublé, et d'ici vingt ans, on prévoit une autre expansion. » Rappelant au ministre les sérieux embouteillages occasionnés par cette conjoncture, il l'informe qu'au moment des travaux de construction, le Canada avait creusé un chenal en eau profonde, en prévision d'une écluse située à Cornwall, au cas où le besoin s'en ferait sentir. « Monsieur le ministre, lance-t-il, au moment où je vous parle, le besoin est bel et bien présent. Je vous encourage donc à aller de l'avant. Non seulement la Voie maritime deviendrait-elle entièrement canadienne, mais nos rives renoueraient avec l'histoire et le passage d'océaniques nous offrirait un accès privilégié aux marchés du monde entier. »

Représentant d'une circonscription de l'Est ontarien, le ministre est bien au courant de la situation. Mais, compte tenu de l'envergure du projet et de l'intérêt de nombreux intervenants, notamment des environnementalistes et de divers niveaux de gouvernement, il n'envisage pas de résolution rapide. Cependant, une étude de faisabilité sera par la suite soumise au conseil des ministres pour évaluation. Il invite le maire à se présenter devant le comité parlementaire des Transports pour défendre les intérêts de sa région.

Les exploits d'Antoine dans la capitale fédérale font les manchettes des journaux et ses succès réjouissent les commissaires. Pour l'instant, la somme promise en vue d'améliorer la qualité des services en français fait taire les mauvaises langues. Quant à la promesse d'une étude d'impact sur l'avenir de la Voie maritime, elle plaît au milieu des affaires.

Antoine se renferme dans son bureau, satisfait, enchanté. Jamais n'avait-il pensé que son voyage en haut lieu rapporterait des résultats aussi fructueux. Reste à voir maintenant si les belles paroles ministérielles se traduiront en gestes concrets.

* * *

Ses pensées vont vers Jeanne. Sur sa table de travail, une photo lui rappelle constamment sa présence. Il se demande où elle se trouve en ce moment. Tant désireux de la revoir, il estime que les vendredis n'arrivent jamais assez vite. C'est toujours avec impatience qu'il attend l'élue de son cœur. Il l'em-mène explorer la campagne qui les plonge au cœur d'une nature exubérante avec ses nombreux sentiers paisibles. Le soir venu, Claire a toujours un excellent repas à leur servir. Et elle se montre pleine d'égards envers Jeanne. Parfois, en soirée, les amoureux assistent à un spectacle de danses ou à une pièce de théâtre au village historique du Haut-Canada. Ou encore, ils dînent en compagnie de Lucien et de son épouse. Pour Antoine, le plaisir de revoir Gertrude le ravit : son français s'est nettement amélioré et la conversation se déroule aisément. Il profite aussi du moment pour s'entretenir de l'entreprise avec Lucien.

De retour au manoir, Antoine se retire dans son cabinet de travail, dépouille son courrier et prépare la semaine qui vient. Jeanne, elle, monte se préparer pour la nuit. Lorsque son bien-aimé tarde, elle s'allonge, laisse une faible lampe briller dans l'obscurité et ne s'endort jamais avant qu'il soit venu la caresser et lui souhaiter bonne nuit. S'il fut un temps où elle était hésitante envers cet homme, cette période est maintenant révolue. Grâce aux gestes d'attention qu'Antoine ne cesse de lui prodiguer, sans compter les petits cadeaux de toutes sortes

dont il la comble, Jeanne se sent réellement appréciée et aimée. Elle vit un ardent et véritable amour. Les sentiments qu'elle éprouve à l'égard de son bien-aimé sont si profonds qu'elle se sent prête à tout faire pour lui plaire. La vie à deux a déjà commencé.

Chapitre dix-huit

Aujourd'hui, 25 juin, c'est jour de mariage. Le temps s'annonce doux avec un ciel nuageux se dégageant en après-midi. À l'intérieur du manoir Saint-François tout brille et scintille d'une propreté monastique. À la tête d'une armée de serviteurs, Claire veille aux derniers préparatifs. Dehors, le jardinier porte une ultime main à l'entretien des pelouses, des haies et des plates-bandes de fleurs et d'arbustes. D'élégants pavillons ont été aménagés dans le parc intérieur afin de recevoir plus de cent invités au banquet qui suivra la cérémonie.

À l'église du village, commencent à arriver parents, amis et proches collaborateurs, de Montréal, Ottawa, Cornwall. Certains ont même fait le trajet en bateau d'excursion sur le fleuve. D'un regard souriant, Antoine salue chacun et s'installe au pied de l'autel avec Lucien à ses côtés, comme témoin. Son rêve le plus cher va bientôt se réaliser. Vigoureux, bien planté dans son costume bleu, le regard empreint de fierté, il incarne l'élégance et brûle d'impatience de voir apparaître sa bien-aimée.

Au son de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn, le cortège fait son entrée. Virginie, la petite bouquetière, s'avance lentement, suivie d'Andrée, la dame d'honneur, et de Gabriel qui porte cérémonieusement les anneaux sur un coussin de velours

cramoisi. Tous les yeux se tournent vers Jeanne, au bras de son frère Michel. Elle est radieuse dans sa robe de soie blanche de Calais, avec une élégante jupe style fourreau s'amplifiant vers l'arrière. Sur sa tête, un joli voile se détache d'un diadème de dentelles. Elle arbore un superbe collier et des boucles d'oreilles en perles d'ambre qui appartenaient à Émilie. En témoignage de son affection pour Jeanne, Thomas avait expressément ordonné à Antoine que l'ensemble lui soit remis le jour de son mariage.

En début de célébration, au moment d'unir leurs destinées, ils sont l'un en face de l'autre, comme Jeanne l'a souhaité. Ainsi, en mettant l'anneau au doigt de son bien-aimé, elle laisse parler son cœur en toute liberté : « Cher Antoine, tu seras ma joie, ma force, mon rempart, ma citadelle. Je veux que nous grandissions ensemble, que nous partagions un même bonheur et que nous soyons unis pour la vie. » Quand arrive son tour, Antoine range dans sa poche de veston quelques notes griffonnées sur un bout de papier et, lui aussi, laisse parler son cœur. Regardant Jeanne dans les yeux, sans hésiter, il lui clame son amour sans borne. « En te mettant cet anneau au doigt, je fais de toi ma reine, ma bien-aimée, mon univers. Dorénavant, ma maison sera ta maison et je veillerai sur toi pour la vie. »

Un tonnerre d'applaudissements résonne dans la petite chapelle pendant que les nouveaux mariés s'embrassent. Durant la cérémonie, présidée par l'évêque, un chœur de jeunes interprète des airs de musique sacrée. Et au terme de la célébration, au moment de sortir, ils exécutent l'*Ombra mai fù*, de Haendel, le chant favori de Jeanne.

Dehors, le soleil apparaît sous un ciel sans nuages et les cloches carillonnent à toute volée. Les curieux s'assemblent pendant que les convives s'attardent sur le parvis de l'église :

on félicite les nouveaux mariés, on leur lance des confettis et des pétales de fleurs pendant que le photographe tente de rassembler tout le monde pour une photo qui passera à la postérité.

Dès que les invités arrivent au manoir, une coupe de champagne leur est servie au grand salon. Le sourire, la joie, l'allégresse éclatent sur tous les visages. Les mariés rayonnent de bonheur. Les mains se serrent. On s'embrasse, on salue les amis. Apercevant une vieille tante venue de Vaudreuil, d'où était parti son grand-père pour s'établir en Ontario, Antoine s'empresse d'aller s'entretenir avec elle. Roger McCabe, l'ami de son père, est également là :

– Que votre père serait fier de vous!

– Merci d'être venu, Monsieur McCabe. Vous étiez l'ami indéfectible de mon père.

Il se dirige ensuite vers Dominique Cormier, son collègue d'autrefois aux relations extérieures :

– Que je suis ravi de te revoir, Dominique.

– Antoine, Jeanne et toi formez un couple admirable. Je suis tellement heureux pour vous.

Parmi tout ce monde, Jeanne semble à la fois émue, épanouie et pleine de tendresse. Elle présente son frère aux membres de la famille Brûlé. Profitant d'un moment d'accalmie, elle va vers Andrée :

– Chère amie, je te serai toujours reconnaissante de m'avoir fait connaître Antoine. Si tu savais à quel point je l'aime.

– Jeanne, ta vie risque de connaître de profonds changements. Car, même s'il ne le laisse trop paraître, mon frère n'est pas sans ambition, tu sais...

– Je m'en doute bien, se contente-t-elle de répliquer.

On passe à table où un repas de cinq couverts est servi, accompagné des meilleurs vins de la cave du manoir. Chaque plat est un petit chef-d'œuvre portant la signature de Claire.

Son dessert s'avère insurpassable et fait l'admiration de tous : un gâteau aux petits fruits avec pâte d'amandes, qui emprunte la forme du manoir, orné du blason accompagné de sa devise, *motus et ordo*, et sous lequel s'entrecroisent les initiales de Jeanne et d'Antoine.

Après le café, Louis propose le toast à la mariée et Antoine se hâte de répondre. D'une voix ferme et rassurante, il fait l'éloge de Jeanne en évoquant leur première rencontre :

– Lorsque j'ai aperçu Jeanne pour la première fois, j'ai eu le coup de foudre, rappelle-t-il. Je m'en souviendrai toute ma vie. Par la suite, apprenant à la mieux connaître, j'ai senti que cette adorable femme représentait tout ce que mon cœur désirait. Aujourd'hui, je peux vous avouer ne pas m'être trompé!

Depuis qu'il est maire, Antoine a acquis l'art de bien traduire ce qu'il éprouve. Sa phrase est courte, ses paroles sont simples, sincères, éloquentes. Au passage, il redit son amitié à l'égard de Madame de Repentigny, femme pleine de raffinement et de sagesse, et termine en évoquant la mémoire de son père : « Mon père a connu Jeanne avant moi, relate-t-il. Il l'aima aussitôt, j'en suis persuadé. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne soit pas parmi nous aujourd'hui, mais sa présence se fait sentir en cette merveilleuse journée! »

Dès que les bravos s'apaisent, Jeanne bondit sans préavis. Un frémissement traverse l'assemblée. Rayonnante de beauté, satisfaite, comblée, elle aussi désire s'exprimer. À sa façon, elle raconte l'amitié qui l'unit à la famille Brûlé depuis son adolescence. « Ils m'ont toujours accueillie chaleureusement, raconte-t-elle, et lorsque mon père est décédé, c'est le père d'Antoine qui m'a tendu les bras. » Ensuite, elle exulte d'éloges envers Antoine. « J'ai épousé un homme exceptionnel, sincère, noble. Je ne crains pas d'unir mon destin au sien. À n'en point douter, viendront des jours sombres, mais nous saurons les affronter. »

La salle applaudit longuement, et Antoine accueille Jeanne en l'embrassant vivement, tout en lui murmurant :

– Je ne te savais pas aussi douée en public, ma chérie. Tu as bien failli me surpasser, ajoute-t-il sur un ton un brin moqueur.

– Antoine, je suis si heureuse! Je devais laisser parler mon cœur, sinon j'allais éclater.

– Tu as bien fait, mon amour.

Au son de l'orchestre, les mariés ouvrent la danse sur un parquet érigé pour l'occasion. Pendant que la fête se poursuit jusque tard dans la nuit, Antoine et Jeanne disent au revoir à leurs invités et se font conduire à l'aéroport d'où ils s'envolent vers les Caraïbes.

* * *

Aux petites heures du matin, les époux atterrissent dans l'archipel Turks-et-Caicos. De là, il ne leur faut que quelques minutes en bimoteur pour se rendre à Pine Cay, petite station balnéaire éloignée des sentiers touristiques. À leur descente d'avion, l'hôtelier les accueille et les mène à leur villa privée en charrette motorisée. Niché à l'extrémité de la propriété, avec une vue enchanteuse sur l'océan, l'endroit est digne des plus beaux lieux de plaisance : valet, ménagère, champagne, corbeille de fruits, gerbes de fleurs. Après une longue journée d'émotions fortes, bercés par le flux et le reflux de la mer, Jeanne et Antoine s'endorment sous l'inspiration du bonheur de l'amour.

Complètement retranchés du monde, les tourtereaux caressent ces doux instants d'ivresse. Le jour, ils restent enfermés, ne sortent que pour se rafraîchir dans l'océan ou s'allonger l'un contre l'autre sur le sable chaud. En fin d'après-midi, à bicyclette, ils explorent ce paradis où la voiture n'est pas admise. Par des sentiers tortueux, ils longent une côte baignée d'eau turquoise étincelante. Formée de hancs de rochers pierreux,

l'île est recouverte de collines ondulantes, où prospèrent une variété considérable d'animaux, de plantes, de fleurs et d'oiseaux tropicaux. Ici, se chauffent au soleil les iguanes et les petits lézards apprivoisés; là, se forme une tapisserie de cactus, d'agaves et de yuccas aux couleurs et textures variées. Et au-dessus de la mer, des cormorans piquent droit vers la lagune en quête de minuscules poissons.

Poursuivant leur escapade, ils débouchent sur l'unique village de l'île, autrefois peuplé de loyalistes demeurés fidèles à la couronne britannique au temps de la Révolution américaine. Les anciens colons firent place à de petits commerçants, courtiers d'immeubles et hôteliers venus desservir une clientèle de plongeurs marins et d'amateurs de flore. Sous un soleil de plomb, Jeanne et Antoine traversent la rue principale, cherchant refuge au bar de la place. Savourant un punch aux fruits, ils bavardent avec les insulaires et prennent plaisir à observer un troupeau de chevaux sauvages qui avancent sur la plage, au pas.

Rafrâichi par le vent du large, le couple assiste au coucher du soleil, boule de feu qui lentement disparaît derrière l'horizon. Les premières étoiles de la nuit scintillent au firmament. L'heure est aux confidences :

– Jeanne, à quoi songes-tu en ce moment?

– À nous deux. Je suis si heureuse ici avec toi.

Sans détours, retenant sa main dans la sienne, Antoine l'interroge sur ses intentions plus lointaines :

– Jeanne, tu désires des enfants, n'est-ce pas?

– Oui, bien sûr. Et toi?

– Oui. Plusieurs même, ajoute-t-il avec empressement. Ils nous apporteront joie et bonheur.

Il dit cela avec tellement de sincérité, qu'elle n'en peut douter.

– Allons-y avec un premier, tu veux bien! Ensuite nous verrons.

Chapitre dix-neuf

Le mandat du maire tire à sa fin. En octobre, il aura complété trois ans à la barre des affaires municipales. Trois ans au cours desquels il n'a pas ménagé les efforts pour rajeunir et transformer la communauté. Trois ans pour tenter de rendre à la ville sa vocation maritime. Au cours de son mandat, Antoine a favorisé le développement durable, l'implantation d'entreprises manufacturières et le bilinguisme institutionnel. Arrivé à une croisée de chemins, il hésite devant la décision à prendre. Le choix qui s'offre à lui s'avère difficile : se représenter ou réintégrer l'entreprise familiale.

Il reste pourtant beaucoup à accomplir. Rome ne s'est pas bâtie en un jour! Il le sait. Le chômage demeure élevé : trop de jeunes cherchent des emplois ou traînent dans les rues sans raison. En revanche, combien ne donnerait-il pas pour s'éloigner de la controverse entourant sa campagne de sensibilisation au français, qui vient à peine de commencer. Elle le place dans une situation fort inconfortable : soit qu'il défende les intérêts de ses compatriotes, au risque d'être perçu comme extrémiste, soit qu'il se range derrière les intérêts de l'ensemble des électeurs, au risque de s'aliéner l'amitié des Franco-Ontariens.

Par ailleurs, le bruit court que Lucien a été approché par un concurrent qui chercherait à fusionner son entreprise à

celle de Brûlé & fils. La rumeur dérange Antoine. Il craint que son frère ne se lance dans une autre aventure pouvant porter atteinte à la réputation de la famille. Il garde en mémoire le geste irréfléchi de Lucien qui avait ébranlé la santé du père et failli le ruiner. D'autre part, depuis un certain temps l'entreprise s'en tire bien. Même si la reprise se fait toujours attendre, le froid intense de l'hiver canadien accroît la demande de mazout domestique et aide la compagnie à dépasser ses prévisions de ventes annuelles.

Antoine s'inquiète aussi au sujet de Jeanne. Elle se retrouve trop souvent seule à la campagne. Pour passer le temps, elle s'adonne à la lecture, court les bois, cueille des fraises, des framboises ou des pommes. Antoine lui propose un engagement auprès des plus vulnérables, notamment des adolescents : l'assimilation guette ces jeunes dès qu'ils sortent de l'école. Et faute de soutien, ils sont peu nombreux à résister à ce fléau qui mine l'avenir de la francophonie locale.

L'état de Jeanne évolue plus rapidement que prévu. Un matin, une grande fatigue, voire une sensation de lourdeur la surprend. Après le départ d'Antoine, elle s'en ouvre à Claire qui, d'instinct, a le pressentiment que Jeanne pourrait être enceinte :

– Je vous obtiens immédiatement un rendez-vous chez le médecin, lui lance-t-elle, d'un air inquiet.

– Claire, surtout n'en dites rien à Antoine avant d'en savoir davantage.

– Soyez sans crainte, Jeanne.

Quelques jours plus tard le pressentiment se confirme et Jeanne se trouve à la première phase de l'enfantement. De retour à la maison, elle réclame aussitôt Antoine au téléphone :

– Monsieur est en réunion, Madame Brûlé.

– Qu'importe, je dois lui parler immédiatement.

– Un instant, je vous prie.

– Oui, Jeanne, qu'y a-t-il de si urgent?

– Antoine, je suis enceinte, j'attends un enfant.

Antoine n'en croit pas ses oreilles. Mais après quelques secondes, comme une personne encore sous l'effet de l'émotion, il bafouille :

– Tu...tu...tu en es certaine, Jeanne?

– Oui, je viens de voir le médecin. Il me le confirme, répond-t-elle avec assurance.

– Jeanne, ne bouge pas, je suis là à l'instant!

De retour à la maison, il l'entoure de tous ses soins, lui fait promettre d'éviter le surmenage et de suivre les conseils du médecin afin de donner à l'enfant toutes les chances de naître en bonne santé. Si la perspective de bientôt devenir parent va faire évoluer sa relation avec Jeanne à un rythme nouveau, elle lui procure une immense satisfaction. La bonne Claire veillera sur son épouse, s'assurant que son régime alimentaire soit scrupuleusement respecté.

Antoine invite Madame de Repentigny à venir s'installer au manoir. Éloignée des bruits de la ville, la vieille dame est heureuse à la campagne. Pour passer le temps, elle tricote des vêtements destinés à l'enfant, se fait des amies qui viennent jouer au bridge ou prendre le thé l'après-midi. Claire doit trouver le moyen de s'ajuster à la nouvelle occupante qui est parfois malaisée à satisfaire. L'adaptation s'avère difficile, mais Claire évite de laisser paraître ses sentiments. Elle demande toutefois à parler à Antoine, un soir où ce dernier se trouve enfermé dans sa bibliothèque. Le besoin d'exprimer son hésitation à demeurer plus longtemps au sein de la famille ne souffre plus d'attendre. Elle va droit au but :

– Monsieur Antoine, comme vous n'êtes pas sans le savoir, il y a eu beaucoup de transformations au manoir, récemment. Peut-être le moment est-il venu pour moi de songer à partir...

– Claire, il n'en est pas question. Vous avez été si loyale, discrète et fidèle envers la famille pendant tant d'années, qu'il est impossible que vous nous quittiez. À moins que cela soit votre choix, bien entendu.

– Non, Monsieur Antoine, je préfère rester. Je suis très bien ici. Et comme vous le savez, je n'ai pas d'autre famille que la vôtre. Mais depuis votre mariage, les choses ne sont plus comme avant. Après le départ de votre père, nous étions deux, bientôt, nous serons cinq. Et, j'avance en âge, vous savez.

– Alors, Claire, que diriez-vous d'un allègement de vos tâches. Une fois l'enfant au monde, il aura besoin d'une gouvernante. Accepteriez-vous de jouer ce rôle.

– Avec plaisir, Monsieur Antoine.

– Jeanne sera ravie; elle a entièrement confiance en vous. Ne vous souvenez-vous pas du temps où vous nous aviez sous votre garde. On s'en est quand même bien tirés, n'est-ce pas?

– Oui, je dois dire que vous vous en êtes fort bien tirés, surtout vous, Monsieur Antoine.

Claire prononça ces paroles avec toute la fierté et la satisfaction d'avoir accompli sa besogne. Les larmes lui viennent aux yeux. D'instinct, Antoine s'approche d'elle et la serre tendrement dans ses bras, comme un fils envers sa propre mère :

– Claire, jamais la famille ne pourra assez vous remercier de votre infatigable dévouement.

– Merci. Que vous êtes bon, Monsieur Antoine!

– Alors, on est d'accord? Lorsque l'enfant naîtra, vous en aurez la garde.

Mais, d'ici là, embauchez une personne qui assurera la relève à la cuisine.

– Comptez sur moi, Monsieur Antoine.

* * *

Un après-midi d'octobre, Jeanne fut transportée à l'hôpital. La grossesse atteignait son terme et l'enfant allait naître d'un moment à l'autre. À l'hôtel de ville, Antoine demande qu'on reporte ses rendez-vous pour pouvoir aller au chevet de Jeanne. Au moment où il s'apprête à quitter les lieux, on le réclame au téléphone :

- C'est un appel d'Ottawa, Monsieur le maire.
- Dites que je rappellerai, je dois me rendre auprès de Jeanne, sans tarder.
- C'est le Premier ministre du Canada qui vous demande.
- Vous rigolez, n'est-ce pas?
- Absolument pas, Monsieur Antoine!
- Alors, passez-le-moi!

Bien assis dans son fauteuil, Antoine décroche lentement l'appareil en se demandant ce que cet homme peut bien lui vouloir.

- Bonjour, Monsieur le Premier ministre. Je suis honoré de votre appel!

L'illustre personnage va droit au but. Il informe le maire qu'il cherche un remplaçant pour le député de la circonscription, qui se retire de la vie publique. Bientôt, une élection partielle aura lieu et il désire savoir si le maire consent à ce que son nom figure sur la liste des candidats potentiels :

- Accepteriez-vous de vous présenter, Monsieur Brûlé? Le député sortant vous recommande fortement et soutient que vous auriez d'excellentes chances de l'emporter.

- Je suis honoré, Monsieur le Premier ministre. Permettez-moi tout de même d'y réfléchir.

- Bien entendu, Monsieur Brûlé. Mais n'attendez pas trop longtemps, car je compte déclencher une élection complémentaire avant l'hiver.

- Vous aurez de mes nouvelles d'ici quelques jours, Monsieur le Premier ministre.

– Au revoir, Monsieur le maire.

Pas une minute à perdre. Antoine file à toute allure à travers les rues de la ville vers l'hôpital.

Jeanne est en plein travail. Antoine s'avance vers elle et s'installe à la tête du lit; de son bras il lui entoure l'épaule. Madame de Repentigny se trouve là aussi. D'une serviette, elle sèche le front couvert de sueur de sa fille. Au pied du lit, le médecin et l'infirmière encouragent Jeanne dans un dernier effort. Elle est souffrante et respire avec force, mais ne se plaint pas. Puis soudainement un cri retentit à travers la pièce :

– C'est un joli garçon, lance le médecin, en accueillant l'enfant dans ses bras.

Après avoir coupé le cordon ombilical et s'être assuré de la bonne santé de l'enfant, il remet le nouveau-né entre les mains de l'infirmière qui s'éloigne quelques instants, le temps de le nettoyer et de l'envelopper d'un linge avant de le rendre à sa mère.

Épuisée mais souriante, Jeanne prend connaissance avec satisfaction du résultat de son ouvrage. Et, se tournant vers Antoine, elle murmure :

– N'est-il pas magnifique! Il ressemble à son père. Un air de famille, ne crois-tu pas?

Antoine éclate de joie et, dans un élan de tendresse, couvre Jeanne de baisers.

Après ces instants de réjouissances, le médecin invite la famille à se retirer pour laisser la mère se reposer.

En soirée, quelques voisins et vieux amis viennent saluer Antoine et prendre des nouvelles de Jeanne. Une fois le calme revenu, il s'installe devant lâtre, bourre sa pipe en écume de mer, l'allume et se laisse aller à la rêverie. Il frémit de bonheur. Heureuse fortune, se dit-il. Fier du chemin parcouru depuis qu'il répondit à l'appel du père lui demandant de revenir au foyer

pour reprendre en main Brûlé & fils. Fier aussi de son union avec Jeanne. Ne vient-elle pas de lui donner un héritier qui un jour assumera la relève de l'entreprise familiale, vieille de trois générations! Plaise aux dieux qu'il en soit ainsi! Que lui réserve l'avenir maintenant? L'offre du Premier ministre de briguer l'investiture du parti en vue d'une élection partielle l'emballa. À la mi-temps de sa vie, il sent qu'il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Aussi sa réponse est-elle déjà formulée, convaincu que c'est au niveau fédéral qu'il sera en mesure de réaliser sa plus grande ambition de servir. Et son plus grand rêve.

Antoine enfile une veste chaude et sort respirer l'air frais du soir. Les lueurs du crépuscule répandent leurs derniers reflets sur l'horizon et les premières étoiles scintillent au firmament de la nuit. L'une d'elles semble briller plus ardemment.

FIN

Table des matières

I. Le retour au foyer	7
Chapitre premier	9
Chapitre deux	15
Chapitre trois	23
Chapitre quatre	31
Chapitre cinq	37
II. L'amour du père	43
Chapitre six	45
Chapitre sept	51
Chapitre huit	59
Chapitre neuf	63
Chapitre dix	69
Chapitre onze	73
III. L'appel	77
Chapitre douze	79
Chapitre treize	85
Chapitre quatorze	91
Chapitre quinze	95
IV. L'heureux destin	101
Chapitre seize	103
Chapitre dix-sept	109
Chapitre dix-huit	115
Chapitre dix-neuf	121

Du même auteur

Lionel Chevrier : un homme de combat, Éditions L'Interligne,
Ottawa, 240 p., 1997

*Tales of Courage : Stories from Eastern Ontario's Remarkable
Past*, Penumbra Press, Manotick, 128 p., 2002

Récits, nouvelles, contes et romans
dans la collection Parole vivante

5. Jean-Louis Grosmaire. *L'attrape-mouche*. Récit, 1985, 128 pages.
17. Madeleine Gaudreault Labrecque. *Les aventures d'un manuscrit*. Récit, 1989, 72 pages.
22. Suzanne Parisot-Grosmaire, *Fleurs d'hibiscus*. Récit, 1991, 110 pages.
25. Dantelle Vallée, *La Caisse*. Contes, 1994, 88 pages.
30. Inge Israël, *Le tableau rouge*. Nouvelles, 1997, 216 pages.
32. Jean-François Somain, *Le jour de la lune*. Conte, 1997. réimpression en 1998. 122 pages.
36. Hédi Bouraoui, *Rose des sables*. Conte, 1998, 120 pages.
37. Cécile Simard Pilotte, *C'était la mélodie*. Récit, octobre 1998, 148 pages.
41. Jacqueline L'Heureux Hart, *Pique atout! Cœur atout!* Récits, 1997, deuxième édition en 2000, 162 pages.
42. Jean-François Somain, *Le ballon dans un cube*. Récits et nouvelles, 2001, 264 pages.
44. Jacques Lalonde, *Le chevalier de giure*. Nouvelles, 2002, 172 pages.
45. Jacqueline Goyette, *La fuite impossible*. Nouvelles, 2002, 124 pages.
47. Jean-Louis Trudel, *Jonctions impossibles*. Nouvelles, 2003, 148 pages.
51. *Des nouvelles du hasard*, collectif coordonné par Monique Bertoli, 2004, 252 pages.
54. Bagriana Bélanger, *Escales*. Nouvelles, 2006, 164 pages.

56. Nancy Vickers, *Le rocher de l'ange*, 2005, 260 pages.
57. Hédi Bouraoui, *Sept portes pour une brûlance*, 2005, 120 pages.
58. Lysette Brochu, *Saisons d'or et d'argile. Tableaux de vie*, 2005, 268 pages.
59. Serge Cham, *Ah! C'est mon histoire! Contes*, 2005, 144 pages.
61. Bernard Chevrier, *Le destin d'Antoine Brûlé. Récit*, 2006, 136 pages.
62. Claire Boulé, *Maison ouverte. Nouvelles*, 2006, 200 pages.
63. Yvette Granicr-Barkun, *Au delà du destin. Nouvelles*, 2006, 104 pages.

Le destin d'Antoine Brûlé
est le trois cent quatorzième titre
publié par les Éditions du Vermillon

Composition
en Garamond, corps douze sur quinze
et mise en page

Atelier graphique du Vermillon

Ottawa (Ontario)

Films de couverture

Impression et reliure

Imprimerie Gauvin

Gatineau (Québec)

Achévé d'imprimer

en juin deux mille six

sur les presses de

l'imprimerie Gauvin

pour les Éditions du Vermillon

ISBN 1-897058-26-8

Imprimé au Canada

Récit historique qui raconte la vie d'Antoine Brûlé, vie étroitement liée à la lutte pour la reconnaissance du fait français en Ontario dans les années 1970 et au début des années 1980.

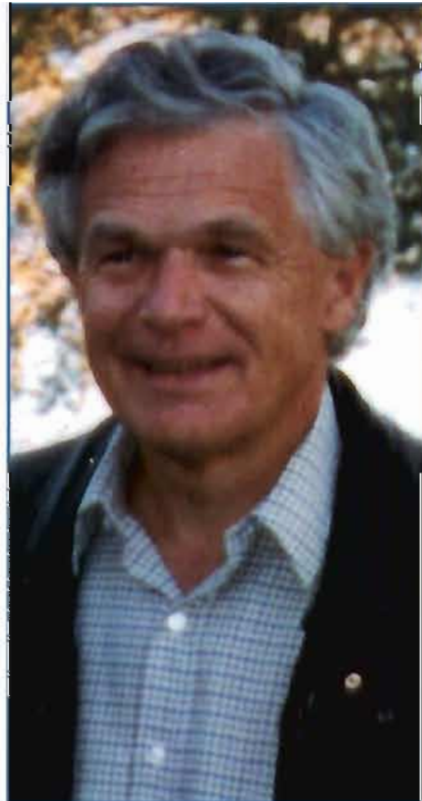
Une fois l'entreprise familiale remise à flot, Antoine se lance dans l'arène politique pour défendre les droits fondamentaux de ses compatriotes, comme ses ancêtres l'avaient fait avant lui.

Sur son chemin, au hasard d'une rencontre, survient Jeanne de Repentigny, femme joyeuse, élégante et rayonnante de beauté. Elle le guidera et l'aidera à réaliser son grand destin...

Dans ce récit, Bernard Chevrier s'inspire de la vie de son grand-père paternel qui a quitté Vaudreuil au XIX^e siècle, pour s'établir dans le sud-est ontarien.

Bernard Chevrier,

originaire de Cornwall, habite actuellement Ottawa. Diplômé en histoire et en science politique, l'auteur fait carrière dans l'administration fédérale. Depuis, il a publié une biographie de son père, **LIONEL CHEVRIER, UN HOMME DE COMBAT**, ainsi qu'un ouvrage présentant un groupe d'hommes et de femmes dynamiques qui exercèrent une influence considérable sur l'évolution du Canada, **TALES OF COURAGE, STORIES FROM EASTERN ONTARIO'S REMARKABLE PAST.**



ISBN 1-897058-26-8



9 781897 058268